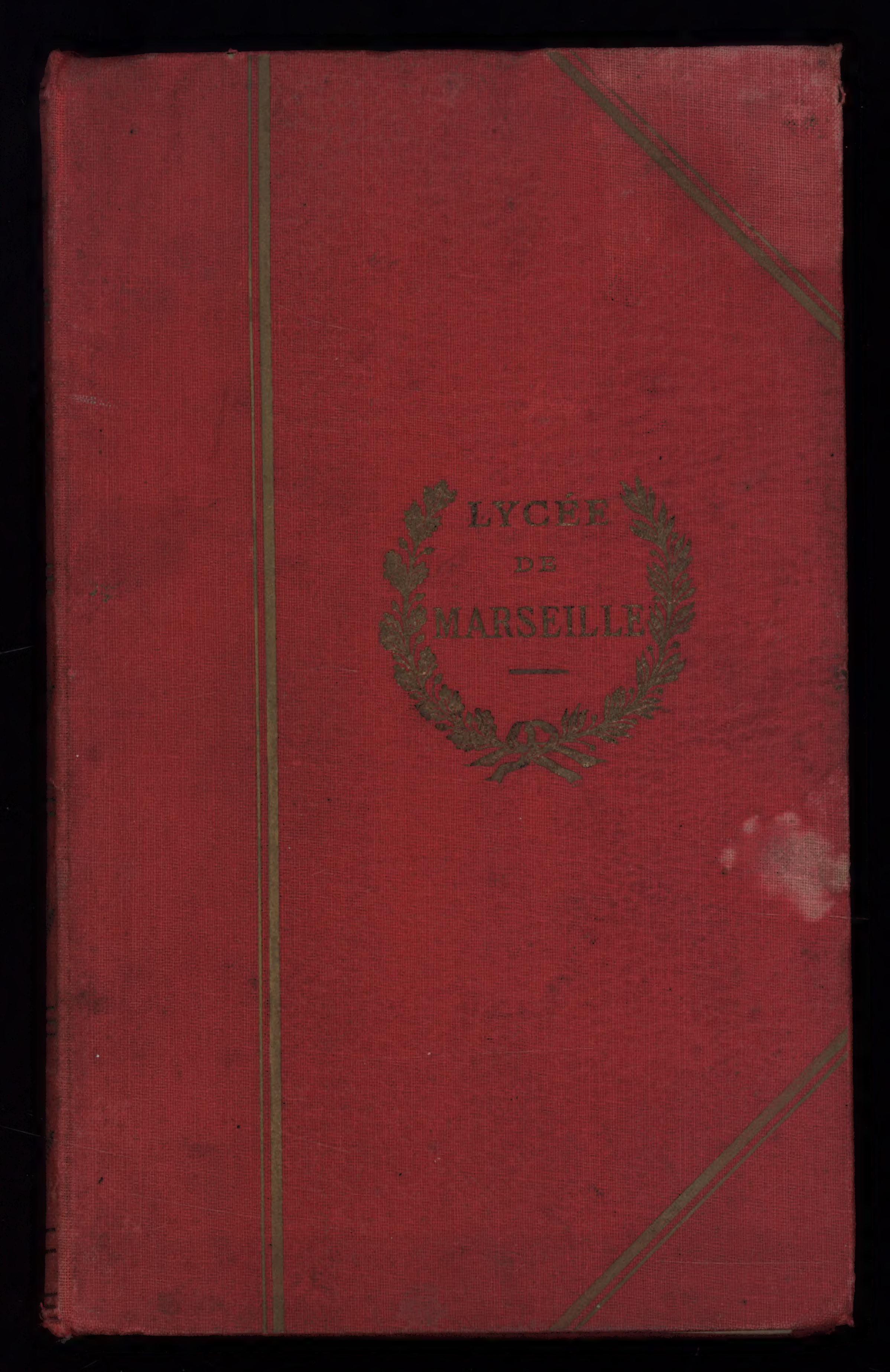

LYCÉE
DE
MARSEILLE

274

Classe d 10e A

Prix d'application

à l'Élève Grenier Emile

UNIVERSITÉ DE FRANCE

LYCÉE DE MARSEILLE

Classe d 10e A

Prix d'application

Décerné à l'Élève Grenier Emile

Marseille, le 31 Juillet 1900

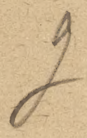
Le Proviseur du Lycée,

L. GUIGON.

nº 15-400-5-90-4

TUNIS

IMPRESSIONS DE VOYAGES



SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

EUGÈNE BLAIRAT

TUNIS

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Illustrations de Marcel BLAIRAT, VUILLIER, etc.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

TUNIS

IMPRESSIONS DE VOYAGES

I

Tunis est une ville d'environ 140,000 habitants, bâtie au bord d'un lac vaseux, de huit lieues de tour. Du côté opposé à la ville, ce lac, de forme ovale, et profond au plus de deux mètres, n'est séparé de la mer que par une très mince langue de terre.

C'est sur une petite colline formant dos d'âne que s'étend l'ancien Tunis, entouré d'une ceinture de vieux remparts piteux; le quartier européen, construit au pied, sur la rive, s'avance peu à peu dans la boue du lac.

La vieille ville, enserrée dans ses murs, ne cherche pas à rompre ses digues; le quartier neuf s'étend chaque jour, allonge ses allées larges, coupées à angle droit, aligne ses maisons modernes, laides et banales, mais confortables et saines, opposant le bien-être monotone exigé aujourd'hui au pittoresque grouillant d'autrefois.

Les allées de la Marine, avec leur quadruple rangée

d'arbres et leurs hautes maisons, les rues nouvelles avec leurs hôtels corrects, leurs tramways, leurs cafés dorés et leurs boutiques à étalage, rappellent toutes nos préfectures de province. En revanche, dans la ville



Le lac de Tunis.

arabe les voies s'enchevêtrent, les maisons se heurtent, les impasses et les passages se croisent au hasard : il n'y a pas dix rues offrant trois maisons alignées. Çà et là un marché couvert, une place large de dix pas, puis, aussitôt, un dédale de ruelles qui fait ressembler un plan de Tunis à la photographie d'un buisson.



Vue de Tunis.

Trois races forment la population : les Arabes, les Juifs, les Européens, se divisant à peu près ainsi : Arabes, 70,000; Juifs, 30,000; Italiens, 25,000; Français, 8,000; plus des Maltais, quelques Levantins, des Algériens, et un demi-millier de Marocains, monopolisant les fonctions de concierges et d'employés d'octroi.

II

L'Arabe est le propriétaire du sol, le maître de cette terre sur laquelle vivent tous les autres, et ce n'est que lentement qu'il recule devant la civilisation conquérante. Il a accepté avec reconnaissance l'intervention française qui le délivrait du joug d'une caste avide, mais il souffre de l'envahissement de son pays, du dépérissement continu de sa race.

Ce dépérissement est d'ailleurs fort difficile à suivre, l'Arabe ne possédant pas plus d'état civil que son ennemi le plus féroce, le Juif. La mère se souvient à peine de l'époque où sont nés ses enfants ; elle donne de vagues points de repère : « Celui-ci est de l'année de la mort du bey, celui-ci trois ans après ma longue maladie. » Les hommes sont encore moins bien renseignés. On en voit qui répondent six ans de suite : « J'ai vingt-huit ans, » avec la même conviction qu'apporte une Parisienne en pareil cas.

Aucun nom de famille. On donne au nouveau-né un prénom choisi dans le calendrier musulman : Ali ou Mustapha; et pour le distinguer des dix mille autres Ali ou Mustapha, on ajoute qu'il est fils de Mohamed

ou d'Assouna. Ces noms étant encore communs à beaucoup d'autres, les notaires exigent souvent le nom de l'aïeul : Ali, fils de Mohamed, fils d'Ibrahim.

Lorsque c'est une fille qui naît, on ne donne aucune fête, on ne montre aucune joie ; si c'est un fils, on célèbre sa venue par des festins et des danses.

L'enfant de Tunis va à l'école de quatre ans à dix ans ; il y apprend à parler, à écrire son nom, à prier Allah. Ces écoles arabes sont de misérables chambres sans aucun meuble, où les bambins, accroupis sur le sol, bavardent à toute volée, pendant que le maître se promène, n'ayant d'autre souci que de ne pas écraser ses élèves.

Vers dix ans, les enfants pauvres s'emploient de leur mieux pour gagner leur vie, les riches vont à un des collèges français, où ils reçoivent une excellente éducation. L'Arabe de Tunis envoie volontiers son fils au collège ; il croit aux bienfaits de l'instruction. Depuis huit ans, le nombre des pensionnaires augmente régulièrement, et il n'est plus rare de rencontrer des jeunes gens lettrés, alors que naguère les plus puissants propriétaires savaient à peine signer leur nom.

Pendant que le fils se crée sa place au soleil, la fille est reléguée, étouffée dans la maison close, ne sortant presque jamais, tenue dans le plus complet abrutissement. Aucun effort pour développer son intelligence, son charme. Les caresses seules lui sont prodiguées : les enfants sont entourés de la plus ardente affection.

Car l'Arabe a la fibre paternelle très vibrante. Il adore littéralement ses enfants. On le voit jouer quatre ou cinq heures avec eux, se faisant gamin comme eux,

sans jamais se lasser. Il songe constamment à son fils, s'occupe de lui à chaque minute.

D'ailleurs bientôt l'enfant paye ce dévouement en reconnaissance, en vénération absolues. Le père de famille est l'objet d'un respect immuable. Jusqu'à sa mort, pour ses fils, eussent-ils atteint la cinquantaine, le chef de la famille est le maître incontesté. Chacun s'incline devant lui; on ne discute jamais ses ordres, on ne juge jamais ses actes. S'il a des vices, on ne les aperçoit pas, sinon pour les cacher aux étrangers.

Sous ce rapport, l'Arabe est toujours un modèle. C'est peut-être à cette compréhension admirable du plus sacré des devoirs qu'il doit de résister si longtemps aux corruptions du progrès.

Lorsque le fils atteint dix-huit ou vingt ans, le père, qui craint de lui voir dépenser inutilement son argent et sa jeunesse, lui cherche une épouse.

On s'informe auprès des amis de la maison, et on trouve bientôt une jeune fille d'une quinzaine d'années convenant, par son rang, au jeune homme à marier. Celui-ci n'a jamais vu sa femme, qui vit retirée depuis son enfance et n'est jamais sortie que le visage voilé de noir. Pourtant, les conditions du contrat bien établies, il l'achète. Il donne, suivant sa fortune, à la famille de la jeune fille, mille, ou cinq mille, ou dix mille piastres, — la piastre vaut 60 centimes. Parfois il paye beaucoup plus cher, parfois une poignée de pièces blanches. Pour un propriétaire aisé, dont la fortune est de cent mille francs en terre, le prix est fixé environ à six mille francs.

Le fiancé ne pourra se marier qu'après payement complet de la somme stipulée. Souvent il paye par

acomptes et demeure deux ou trois ans fiancé, économisant sou par sou pour parfaire le prix.

Si l'épouse est atteinte de certains vices rédhibitoires, si elle est, par exemple, stérile ou de mauvaise conduite, cet argent lui sera remboursé; si elle déplaît simplement au mari après quelques jours, on ne lui en rendra qu'une partie.

Pendant la durée des fiançailles, l'Arabe est admis à faire sa cour; cela consiste à prendre le café avec le père et les frères et à bavarder, entre hommes, des joies prochaines.

Par la négresse du hamnam, par les indiscrétions des domestiques, le fiancé recueille quelques renseignements :

« Elle est charmante, » lui dit-on à l'oreille.

Il le croit volontiers et active le payement.

Enfin le moment arrive. Les fêtes du mariage commencent par trois jours de bombance. Le marié réunit ses amis; on mange, on boit, on fume, on court les cafés, on écoute les musiciens mandés pour la circonstance.

Le soir du troisième jour, on amène la mariée. C'est sa mère et la mère du fiancé qui la conduisent, voilée, sour un dais tissé d'or. On la fait entrer dans la chambre nuptiale pleine de parfums mystiques, on la pare comme une châsse; on dénoue ses cheveux, retenus jusqu'alors en une seule natte dans des bandes d'étoffe; on emploie tous les fards connus.

On l'asseoit ensuite sur un divan. A ce moment, les femmes de la maison et les femmes des invités viennent l'embrasser, lui souhaiter mille prospérités.

Après une heure de félicitations, le marié paraît. Les félicitations et les souhaits redoublent.

Bientôt on laisse seuls les deux époux.

Le mari récite de longues prières : l'épousée répond. Au bout d'une heure, celle-ci soulève ses voiles, et le mari peut alors juger s'il en a pour son argent.

D'ordinaire il est assez poli pour ne pas laisser son visage trahir une désillusion fatale, étant données les images évoquées pendant ses longues attentes. D'ailleurs l'usage l'oblige à se retirer aussitôt après avoir aperçu les traits de sa nouvelle compagne.

Ce n'est que le lendemain qu'il reprendra sa place à son foyer rajeuni.

La belle-mère demeure encore huit jours auprès du jeune ménage : on laisse ce temps au marié pour se prononcer définitivement. S'il garde sa femme, il lui faudra plus tard des raisons majeures pour la rendre aux siens.

La venue de l'épouse ne change guère les conditions de l'existence dans la maison.

Souvent elle vient remplacer une femme vieillie, car l'Arabe peut prendre jusqu'à quatre femmes, et il n'est pas rare de voir un vieillard se marier pour la quatrième fois, ses trois premières compagnes demeurant chez lui avec leur nombreuse progéniture.

Au début, la jeune femme doit s'occuper du ménage, diriger l'intérieur de la maison ; aussi est-elle ravie lorsqu'une autre vient la relever de ses charges.

Alors elle peut s'abandonner à la paresse. Car la femme de Tunis, au contraire de la vigoureuse compagne des paysans, passe sa vie accroupie devant son brasier l'hiver, dans la cour l'été, sans remuer, perdue dans une songerie stupide. A peine si elle sort une fois par semaine pour aller à la mosquée ou au bain ;

elle se contente de voir les domestiques négresses s'agiter autour d'elle. Elle n'a même pas de goût pour la toilette : c'est la plus inutile des femmes.

L'homme, bien qu'épaissi par la vie sédentaire, d'une race longtemps asservie, enclin à la rêverie morne, déploie plus d'énergie, tiraillé par le besoin d'argent, luttant chaque jour davantage contre les exigences modernes.

Pauvre, il court les rues pour vendre du pain, des légumes, du pétrole ; il loue un trou dans un mur et y installe un humble commerce de dattes, d'olives ou encore de fleurs que les « gommeux » arabes portent à l'oreille ; il conduit des ânes, des chameaux, monte de l'eau à domicile ; — riche, il s'assied à l'étalage de sa boutique bien assortie, va surveiller ses terres, essaye de se défendre contre les Juifs.

Mais dès qu'il pense avoir gagné le droit de se reposer, il se rend au café, au *cawagi* maure. Là, dans la salle nue aux banquettes de bois recouvertes de sparterie, il s'accroupit et hume lentement sa liqueur favorite.

Il ne parle guère. Vingt clients sont rangés contre le mur, et des heures passent dans un silence recueilli, à moins qu'un conteur ne vienne réciter des aventures héroïques ou lire des versets du Coran. Dans les établissements de premier ordre, on joue aux cartes et au jacquet. Ici, au milieu de la grande salle, une estrade est réservée aux habitués de marque. Parfois la causerie s'anime, chacun y prend part.

Dans le fond de la pièce on voit le fourneau sur lequel le patron prépare le café dans de petites tasses de zinc. Il y met du sucre et un mélange de café et de

pois chiches brûlés, puis verse de l'eau bouillante, qu'il laisse bouillir encore quelques secondes.

De cette boisson épaisse les Arabes prennent quinze, vingt, trente tasses par jour.

L'Arabe fume beaucoup, mais presque toujours la cigarette, rarement la pipe, jamais le cigare. Il prise aussi, et les femmes plus que lui : à partir d'un certain



Porteur de pain.



Porteur de légumes.

âge, toutes ont cette manie, devenue bien vite une passion.

Au sortir du cawagi, l'Arabe va visiter ses amis. Par la porte close on crie :

« Qui est là ? »

Et sur sa réponse on fait passer toutes les femmes dans une pièce éloignée, où elles resteront jusqu'à son départ. Un Arabe ne voit jamais d'autres femmes que les siennes.

Chez lui seulement il trouvera des visages découverts. Là, en revanche, il sera le maître incontesté. On

respectera ses caprices, on se courbera sous ses coups. A table, quel que soit le rang de la femme et la fortune du maître, l'homme mange d'abord, servi par les siens. Après son départ, les femmes partageront ses restes, souvent peu appétissants, car il se sert de ses doigts en guise de fourchette et remet dans le plat ce qui lui déplaît.

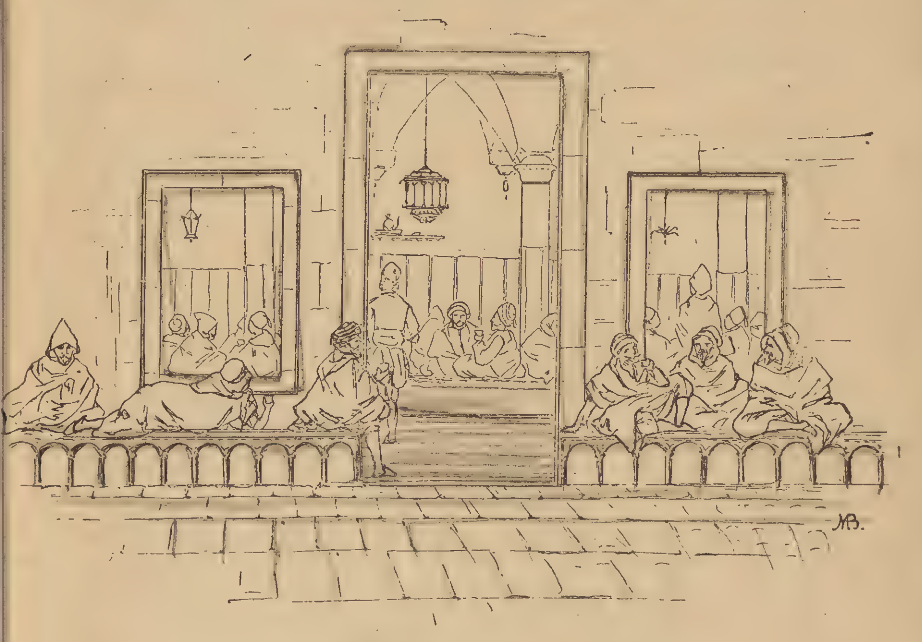
Sa nourriture est extrêmement échauffante. La langue d'un Européen, même d'un Italien de Sicile, ne peut supporter les épices dont sont pétris les mets des Tunisiens. Le couscous, déjà si pimenté chez les Algériens, est, à Tunis, impossible à avaler. L'assaisonnement de tous les ragoûts mettrait le feu aux palais les plus blindés. Seules les confitures sont mangeables, malgré leur parfum de pommade.

Pour contre-balancer l'effet de cette nourriture endiablée, les Arabes de Tunis se nourrissent trois mois de l'année presque exclusivement de pastèques et de figues de Barbarie.

On se fait plus difficilement encore à leur manière de manger qu'à leur nourriture. Lorsqu'on est invité à leur table, on trouve servis une quantité de petits raviers contenant soit des olives noires, soit du citron baignant dans du vinaigre, soit des piments rouges et verts, soit des côtes d'un céleri qui a les feuilles et le goût du fenouil, soit d'autres hors-d'œuvre. Les convives, à chaque bouchée, prennent avec leurs doigts un peu de ces condiments, croquant une olive ou une branche de céleri, mais remettent dans le ravier ce qu'ils laissent, et forment ainsi un grand nombre de petits déchets des moins ragoûtants.

Bien qu'ils soient graves ou s'efforcent de le paraî-

tre, les Arabes sont très enfants : on les voit rire de bon cœur à des mots drôles. Leur gaieté est très franche, naïve, jamais triviale. Les plus pauvres ont une tenue, un respect de soi-même que devraient bien imiter nombre de Français prétentieux. Pour rencontrer



Café arabe (*cawagi*).

un Arabe sale ou grossier, on est obligé de descendre jusqu'aux bas-fonds des dernières classes.

Les Tunisiens arabes se promènent peu dans les champs : ils ignorent les joies d'une visite à la nature. Ils vont des maisons amies au café; rarement ils descendent sur les allées de la Marine, encombrées de Juifs.

Leur race est moins belle, moins pure que celle des Algériens, plus épaisse surtout.

Comme couleur de peau, elle va du teint rosé des blonds éphèbes au cuir de requin des nègres du désert, noirs comme un bâton de réglisse. La transition en est ininterrompue et suit toutes les gradations, du brun pâle au cirage reluisant.

Appartenant à la même religion qu'elles, ils ne dérogent point en épousant des filles à peau bitumineuse. Cependant, d'ordinaire, la fortune diminue à mesure que la couleur s'accentue. A part de rares exceptions, les riches sont blancs, et les pauvres diables plus noirs à mesure qu'ils descendent dans l'échelle sociale.

Une chose à remarquer est la voix aiguë des Arabes. On ne trouve point chez eux ces « creux » de basse ou de baryton si communs en France. Leur voix, toujours ténorisante, s'élève facilement au fausset, à la voix de tête. Les nègres surtout ont les hautes notes très puissantes. Beaucoup chanteraient sans effort les parties d'opéra les plus difficiles. Au train où vont les choses, on en sera réduit bientôt à faire chanter les nègres sur nos théâtres. Ils seront moins décoratifs et moins adulés que nos ténors de France, mais on en aurait bien trois cents avec les appointements du plus mauvais des nôtres.

L'Arabe se couche de bonne heure et se lève tard : il considère comme bien employés les moments consacrés à ne rien faire.

Et les années passent ainsi, monotones, dans cette indifférence du temps qui est la caractéristique des vieilles races, dans cette philosophie profonde des peuples d'Orient qui ne demandent rien autre à la vie que de vivre.

Les musulmans n'ont pas, comme nous, la terreur de la mort. Ils voient arriver leur fin avec sérénité et se contentent d'aimer un peu plus leur maison et leur



Gardien.

famille, car la maison leur devient bien chère, cette demeure silencieuse, voilée à tous, qui est comme la cachette de leur bonheur.

De même que les passants ont tous l'air vêtus de la même façon, et qu'il faut une certaine attention pour établir la hiérarchie des costumes, de même les mai-

sons se ressemblent toutes, et il faut y pénétrer pour savoir la différence qui existe entre le misérable campement du marchand de pain et la magnifique installation du seigneur.

La façade est un mur blanchi à la chaux s'ouvrant sur une ruelle tortueuse creusée d'une rigole et jonchée de détritus immondes.

Si l'on franchit le seuil d'une maison riche, on doit traverser une première cour pour parvenir au vestibule de la demeure. Des colonnes de marbre y supportent des voûtes enluminées de peintures bizarres. On entre, et on arrive bientôt à un patio, sorte de cour intérieure à ciel ouvert, dallée de marbre, entourée d'arcades formant galerie et sur laquelle donnent les pièces principales.

C'est ici que vit la maison, à l'abri de tout regard. Ici on s'étend, l'été, sur les divans, on dîne au grand air, on hume le café en fumant de longues pipes, on reçoit les visiteurs ; on sommeille, la nuit, sous le dais brillant des étoiles amies.

La chambre du maître est sévère, sans chaises ni fauteuils. Des tapis sur le carrelage verni et des divans le long des murs. Le lit, très haut, est caché dans un enfoncement, comme ces lits des paysans bretons qui ressemblent à des bahuts. Autour des murs, couverts de plaques de faïence et d'arabesques de pierre d'un travail exquis, une petite galerie de bois servant d'étagère. On y aligne des bibelots d'un goût exécrable, carafons de verre rose ou fleurs artificielles, qui sont l'orgueil du propriétaire et jurent avec la délicieuse architecture de la pièce, avec le plafond aux moulures dorées, les tentures épaisses et les panoplies étincelantes.

Les autres salles sont toutes habitées ; la maison regorge de monde.

L'Arabe recherche l'isolement et fuit la solitude ; il s'entoure, s'il n'a pas de famille, des enfants des domestiques, de fillettes orphelines recueillies de parents éloignés.

Mais un jour, hélas ! il faut quitter tout cela. La mort a frappé un des membres de cette famille si unie. Aussitôt les voisins accourent, et, dans la chambre du mort, c'est une rage de cris et de lamentations. Les femmes s'arrachent les cheveux si c'est une des leurs qui s'en va, les hommes alternent leurs prières avec des gémissements et des hurlements. On achète des vases neufs pour brûler des essences, des vêtements neufs pour habiller le défunt, des cuvettes neuves et du linge pour sa dernière toilette. On veut qu'il paraisse dignement vêtu devant Allah.

Le lendemain on l'enterre. C'est une cérémonie touchante. Beaucoup de monde toujours. Les amis mêlent leurs lamentations par les rues recueillies. Et jusqu'au cimetière ce sont des marques de désespoir, des cris, des appels à Dieu.

Il y a beaucoup de cimetières arabes autour de Tunis. Les tombes y sont placées sans symétrie, dans un champ vague. Sur les pierres étroites sont gravées des prières ; à un bout est percé un trou qu'on ferme avec une autre pierre taillée en bouchon et par où l'on peut voir pourrir la dépouille mortelle. Le plus important de ces lieux de repos est le cimetière qui se trouve proche la porte où bifurquent les routes d'Hamnam-lif et de la Mohamédia : il couvre une vaste colline.

C'est un très curieux spectacle que celui de ces fan-

tômes blancs poussant des lamentations autour d'un cadavre porté sur une civière et dont on voit les lignes rigides sous les vêtements qui l'enveloppent. La tristesse des amis est bien moins exagérée que ne le penseraient les Parisiens habitués à ces convois où l'on fait des mots et où l'on prépare les amusements du lendemain. En revanche, au bout d'un mois personne ne s'occupe des ossements. Les alentours de Tunis sont couverts de cimetières abandonnés : sur dix tombes, il y en a deux d'éventrées par les pluies, et on peut philosopher à son aise devant ces débris de tibias dont les chiens ne veulent plus.

Le soir de l'enterrement, les pauvres parents couchent dans la chambre de celui qui est parti, et pendant quarante jours on pleure à la maison et on va prier au cimetière. Mais le quarantième jour, le mort, qui marche vers son Dieu à travers des fatigues sans nombre, a vu celui qui l'a appelé. Alors, sur terre, c'est une joie générale : on célèbre l'entrée du défunt au paradis de Mahomet. Ce sont des transports de joie, des cris d'allégresse. Sur la tombe, où ne demeure plus qu'une vile dépouille, on va festoyer, ayant soin d'apporter la part de nombreux pauvres.

Et le deuil est fini tout à fait.

Ces croyances religieuses sont ancrées dans l'âme des Arabes. Ils sont tous religieux, sinon fanatiques. Pourtant, même à Tunis, l'esprit moderne germe ; on voit des musulmans boire du vin et oublier quelques prescriptions du Coran ; mais les plus hardis ne vont pas jusqu'à douter. Leur foi est inébranlable ; ils commencent seulement à discuter la puissance des marabouts.

On appelle « marabout » toute personne ayant un

caractère sacré, hiératique. Ce terme comprend le saint prédicateur qui meurt après une existence de dévouement au bien et de farouches vertus, comme le rebouteur déclassé qui se sert de la religion pour donner à ses consultations une valeur qu'elles n'ont pas.

Tout musulman qui touche à la science religieuse est marabout.

Rien n'est plus facile que de se déclarer « saint », mais il faut longtemps pour former autour de soi une clientèle de fidèles convaincus. Le fanatisme est la première corde que touche le débutant; les prédications incendiaires et le récit de visions insensées sont le principe de cette étrange vocation.

Autrefois, pour aspirer à être reconnu « saint », il fallait revenir de la Mecque; aujourd'hui le gouvernement interdit ce voyage avec juste raison : les pèlerins en rapportaient le germe de maladies physiques et morales aussi dangereuses les unes que les autres. Aussi les marabouts remplacent-ils le voyage d'antan par une série d'excentricités tant jouées que convaincues. On voit à Tunis le marabout de la plus importante mosquée, celle de la place Halfaouine, se promener par les rues, les cheveux longs, vêtu de haillons, conduit par une femme qu'il suit en aveugle, pour montrer qu'il a renoncé à sa propre volonté et n'obéit qu'aux voix extérieures. C'est celui qui a annoncé le jour prochain de la libération : il montera alors sur un cheval blanc, parcourra la ville en faisant appel aux croyants, et on exterminera les infidèles.

D'autres marabouts plus célèbres se retirent dans la campagne et y vivent en ermites, comme autrefois les moines de la Thébaïde. Ceux-là ont une réputation

assise qui leur permet de jouer ce rôle. On vient les consulter de toute part sur les cas de conscience ou sur les maladies, et on n'oublie pas d'apporter des charretées de cadeaux, chèvres ou agneaux, fruits ou tissus, venant s'ajouter aux troupeaux et aux provisions de l'intelligent visionné.

Les marabouts sont, avec les Italiens, les seuls ennemis que nous ayons en Tunisie. Nous sommes sympathiques aux Arabes, indifférents aux Juifs; les prêtres musulmans ne nous pardonnent pas d'apporter avec nous le scepticisme gouailleur de notre race et le bon sens éclatant de la civilisation. Pour eux, habitués à exploiter le peuple le plus religieux de la terre, ils s'opposent par tous les moyens à la propagande d'idées qui marqueront la fin de leur rôle.

Leur influence est, d'ailleurs, fort grande encore : le conquérant pourrait sans crainte faire peser plus cruellement son joug, il ne saurait sans danger froisser la superstition des plus soumis des vaincus.

Même le souvenir des marabouts est sacré. Là où est mort un saint on élève une chapelle dont le dôme blanc émerge dans les champs. A Tunis on rencontre parfois dans les rues une sorte de cercueil peint et fixé au sol. Il recouvre la poussière de l'un d'eux, et de longtemps les travaux de l'édilité n'oseront renverser ces modestes monuments.

La prière prend une très grande place dans la vie des Arabes.

Chaque jour, ils vont à la mosquée après de longues ablutions ; le matin et le soir, ils s'agenouillent chez eux, sur un tapis réservé à cet usage, et embrassent la terre.

Les premiers rayons du jour sont annoncés à cha-

que mosquée, si humble soit-elle. Des crieurs attachés à la chapelle lancent dans l'air leurs cris interminables; car on juge de la valeur des invocations non à l'intonation des notes jetées, mais à la puissance et à la longueur de leur tenue. Les meilleurs poumons font les meilleures prières.

Ces « muezzins » invoquent encore Allah cinq fois par jour à des heures fixes : ce sont les seules horloges



Tombeau de marabout.

publiques de la vieille ville. On les voit, à la fenêtre du minaret, commençant du côté de la Mecque et se tournant ensuite vers les autres points cardinaux.

Le nombre des mosquées est considérable à Tunis. Chacune d'elles appartient à une secte particulière; mais au Ramadan chaque fidèle se rend à la mosquée de la place Halfaouine, devant les portes de laquelle se donne la fête.

Du reste, aucune secte n'est rivale de l'autre. Ce sont des congrégations de la même Église, les unes riches, les autres pauvres, toutes unies sur tous les points.

Il n'y a pas, à Tunis, ces sectes bizarres qu'on voit au

Caire, par exemple, ces tourneurs fanatisés qui valsent jusqu'au dernier souffle; ces affolés qui se frappent dans l'ombre à coups de couteau, acharnés à leur horrible besogne; ces croyants qui se jettent sous les pas du cheval d'un chef de caravane revenant du tombeau de Mahomet. Deux de ces confréries sont ici tolérées, et encore sont-elles étroitement surveillées. Une d'elles est cette tribu des Aissaouas mangeurs de verre que les Parisiens ont vue avec des hoquets de dégoût à l'Exposition dernière.

Les pratiques des Tunisiens n'ont rien de gênant; on les respecte à juste titre. Eux nous savent gré de cette indifférence.

Depuis l'expédition de 1882, nos relations avec nos protégés ont consacré une mutuelle estime et, il faut le dire, un mutuel étonnement. Après les difficultés de la colonisation algérienne, nous nous attendions à nous heurter à des ennemis aussi résolus, aussi redoutables que nos voisins. Ce fut une agréable surprise de voir un peuple nous accueillant volontiers, sans arrière-pensée, comptant que la tutelle de notre pays lui serait plus douce que l'administration d'une caste féroce. Pour les Arabes, bercés au récit de nos sanglants exploits, s'imaginant que tout vainqueur a le droit de dépouiller le vaincu, la surprise fut plus agréable encore de rencontrer des protecteurs intelligents et probes qui ont pris en main leurs intérêts, n'ont pas volé un sou de leur épargne et un mètre de leur terre, partagent équitablement l'impôt, créent des routes et décuplent la fortune de leur merveilleux pays.

Assurément les chefs, cadis ou caïds, n'ont pas accepté sans regret une intervention qui nuisait à leur



Muezzin.

prestige comme à leurs intérêts; la masse du public résume son opinion par cette phrase :

« Auparavant, lorsque nous possédions une piastre, il survenait un inconnu qui nous la prenait, et nous nous inclinions de peur de recevoir cent coups de bâton sur la plante des pieds. Aujourd'hui le fruit de notre labeur est bien à nous, et la justice protège nos droits à l'égal des droits du plus puissant. »

III

Les Juifs poussent dru partout, mais nulle part ils ne viennent aussi bien que sur la terre d'Afrique. Depuis l'occupation, ils semblent littéralement sortir de terre. On cite des pays où, inconnus il y a huit ans, ils possèdent déjà la moitié des biens. A Kairouan, le premier est venu en 1886 ; à l'heure actuelle ils sont quatre-vingts, et bientôt ils auront accaparé le commerce de la ville sainte. Au fur et à mesure qu'on crée des débouchés, il pousse une fournée de Juifs pour les obstruer.

A Tunis, ils étaient naguère parqués dans un petit quartier malsain, sur le versant droit ; aujourd'hui ils envahissent les rues lointaines : à chaque maison neuve de la Marine on voit des femmes juives accoudées au balcon du premier étage.

Il est fort difficile d'évaluer le nombre des Juifs à Tunis ; sans doute il faudra, dans une dizaine d'années, doubler le chiffre de 30,000 qui semble être le leur.

Sans même s'occuper des différences du type, on distingue aisément les Juifs des Arabes. Ceux-ci portent tous, sauf les gamins, le turban blanc ou jaune ;

ceux-là portent la calotte rouge à gland bleu; quelques-uns ont le turban, mais alors il est invariablement gros bleu. Les Arabes sont vêtus d'un burnous blanc, d'une robe de couleur claire, de pantalons blancs; les Juifs, d'un manteau bleu, d'une veste courte et d'un pantalon très large d'étoffe grise.

Pour les femmes, un signe plus infaillible encore. Toutes les femmes arabes ont la tête voilée de noir, avec un mince filet pour laisser passer le regard; toutes les Juives ont le visage découvert. Le costume des premières est un large voile blanc cachant un jupon d'étoffe brillante; celui des autres est une blouse très courte sur des pantalons larges serrés au genou. Les souliers seuls sont communs : de petits souliers trop courts de moitié, ce qui met le talon sous le milieu du pied. Cette mode, au bout d'un certain temps, enfle les chevilles et rend la jambe presque difforme.

Comme en France, comme partout, le Juif enfant est très beau. Il a de grands yeux noirs, un teint superbe, des dents éblouissantes, une grâce indolente dans la démarche. A Tunis, les fillettes juives, avec leur pantalon blanc et leur courte chemisette blanche, sont délicieuses. Leurs gestes sont charmants, leur rire frais et gai.

Mais en devenant hommes, les fils des Juifs se font lourds, épais; leur teint se ternit, leurs yeux se voilent. La race demeure encore solide, mais on la devine lâche, louche, la proie d'appétits bas.

La fillette se transforme en boule de graisse. On la marie jeune, et dès son mariage elle subit un régime qui doit l'amener à peser trois cents livres, sous peine de déshonorer son mari. Le samedi, dans les rues, on voit passer avec stupeur des files de Juives ruisselantes

d'or et de bijoux, chamarrées comme des poupées de princesses, et qui font l'effet d'une procession de femmes géantes. Les jours ordinaires, avec leurs blouses



Terrasse de maison juive.

d'écolières et leurs pantalons courts, leur monstruosité s'accentue encore. Ces exquises fillettes au rire clair, à la démarche coquette, sont devenues des monceaux de graisse mal figée, le regard conservant pourtant un certain éclat.

Le luxe de la femme est le seul étiage de la fortune

chez les Juifs. Ils mettent leur gloire à la vêtir de brocart d'or, à l'engraisser comme une poularde ; ils réussissent à la rendre énorme, mais non à la rendre belle. Dans tous ses atours, la Juive de Tunis est loin de rappeler ses coreligionnaires de Constantine, si jolies avec leur toque brodée crânement posée sur l'oreille, leur veste courte et leur pantalon de surah. Ici, enveloppées d'un voile accroché au sommet d'un bonnet pointu, elles paraissent toutes rondes, et leur figure bouffie, maquillée à outrance, comme leurs jambiers de drap d'or, les pierreries étincelantes de leur coiffe, comme les tons rosés de leurs babouches vernies, ne parviennent pas à leur donner un charme quelconque.

Si la femme arabe est peu coquette, la Juive l'est terriblement. Dans chaque chambre à coucher de Juive parvenue, il y a deux, trois et même quatre armoires à glace, portant bien apparent le chiffre du prix d'achat. Les meubles sont tous reluisants, criards. Seul ce qui est cher est beau.

Élevée sûrement, la jeune fille garde, mariée, les habitudes de son enfance. Elle lave la maison chaque jour, sans parvenir à la rendre propre, car les quartiers juifs sont les plus empuantis de la ville : on n'y marche que sur des immondices. Cela tient surtout à l'effroyable entassement des familles.

Dans une maison ordinaire, sans étage, composée de quelques pièces sur un patio étroit, il n'est pas rare de voir cinq ou six familles, toutes prospères, offrant une moyenne de six rejetons. Cela seul explique la population énorme de Tunis, qui est une ville assez petite et où les maisons possédant autre chose qu'un rez-de-chaussée sont fort rares.

Aussi les rues du quartier juif sont grouillantes. Étroites, pavées d'ordures, tortueuses, empestées, elles regorgent d'artisans, de marchands ambulants, de petites filles allant aux commissions; on y crie, on s'y dispute; mais toutes les phrases échangées sont des transactions. La fièvre du gain tient chaque passant. Dans les boutiques de trois mètres carrés s'entassent quatre ou cinq travailleurs. On y fabrique toutes sortes



Femme arabe. Gamine juive.

de choses, on y vend des légumes, des fritures, de la monnaie, des dattes, de la bijouterie, de la mercerie, du tabac, des chaussures, — des chaussures surtout. C'est prodigieux la consommation de souliers faite par un pays où les trois quarts des gens vont nu-pieds.

L'enfant juif va à l'école jusqu'à ce qu'il sache compter, — il l'apprend très vite. Lorsque ses parents pensent pouvoir l'utiliser, il reprend sa place dans la maison bondée, en attendant de se caser, maître à son tour. Le père cherche avant tout à placer son fils dans une maison de commerce; il sait que bientôt il deviendra un employé indispensable.

En effet, ces gens ont le génie des affaires. Depuis si longtemps ils sont parqués dans cette spécialité ! Ils n'ont jamais pu être ni soldats, ni juges, ni diplomates, ni artistes. En Orient, où leur nom est la plus sanglante injure, ils ont dû se réfugier dans le trafic de l'argent, et, l'atavisme aidant leur indiscutable vocation, ils en arrivent à être d'une prodigieuse habileté à faire suer l'or.

La vie du Juif de Tunis est plus simple que celle de l'Arabe ; elle se résume en deux mots : les affaires et l'économie. Aucune de ses pensées ne s'égare, il ne songe jamais qu'à gagner le plus possible sur son travail et, surtout, sur le travail des autres. Quant à son économie, elle est poussée jusqu'à l'art.

On voit, le samedi, le mari et la femme rentrer à leur maison du quartier Carthagène. L'homme est vêtu d'un manteau de deux cents piastres ; la femme est chargée de diamants énormes, de bagues, de bracelets ; ses mollets sont entourés de jambières de brocart d'or, et son voile lamé de soie représente la fortune d'un ouvrier. Assurément ce couple possède des milliers de louis. Avant de rentrer pour le dîner, le mari achète deux sous de foie de bœuf grillé en plein vent par un marchand aux doigts sales. Ce sera le repas de cette famille dont les fils auront raison des Arabes avant les armées européennes.

De tous les métiers du Juif tunisien, le plus sérieux est le prêt d'argent à des taux invraisemblables.

A l'âge de vingt ans, un Juif, avec l'argent prêté par son père, ouvre, dans le fond d'une impasse, une boutique louche où il installe un comptoir et deux chaises.

Et il attend.

L'Arabe passe, d'abord méprisant. Mais il entre bientôt en cachette, à la nuit. Très entant, incapable de résister à la tentation obsédante, il vient chercher cette chose mirifique : l'argent comptant. Il emprunte sur sa terre : elle vaut cent mille piastres, il peut bien s'en faire avancer deux ou trois mille. Avec ces pièces d'or il aura la femme qui manque à sa demeure, il nourrira



Fillette juive.



Femme juive.

les siens, il s'achètera un beau fusil, un manteau pistache. Il signe. Et pour payer son premier billet il en fait un second.

Résultat : chaque semaine on vend au tribunal une dizaine de maisons arabes.

Dans cinq ans les Juifs posséderont la moitié de Tunis.

La haine du dépouillé est profonde, insondable ; elle ne se traduit guère pourtant que par des phrases de mépris. Un Arabe qui vous offre du raki vous dit en souriant :

« Vous pouvez en boire, il est bon; ce n'est pas de la liqueur pour Juif. »

Dernièrement on assassina un Juif fort riche, presque un Israélite, dans la rue Souk-el-Belat. En chœur les Arabes firent des vœux pour que le Sicilien — on ne doutait pas que le meurtrier ne fût un Italien du Sud — échappât à la justice. Allah a exaucé leurs vœux, l'assassin est inconnu.

Un signe de mépris plus grand encore est celui-ci : les Arabes laissent les Juifs voir leurs femmes. Pour eux, le Juif n'est pas un homme; ils n'admettent pas qu'une femme qui a l'honneur d'être Arabe descende à s'occuper d'un Juif. A Tunis, on est obligé de fermer la maison plus sévèrement; mais dans les villages arabes des environs, à Bou-Saïd, à la Marsa, à Rhadès, chez les notables du pays, qui pour rien au monde n'admettraient un Roumi, le mercier juif pénètre, son éventaire chargé de bibelots sur la poitrine. Les femmes discutent avec lui, le traitent en être qui n'existe pas en dehors de son commerce.

Un des rares griefs des Arabes contre le gouvernement français est qu'il protège les Juifs. Jusqu'à l'occupation dernière, ceux-ci, aussi vieux que les Arabes dans Tunis, n'étaient pas parvenus en dix siècles à s'élever au niveau des autres habitants, à sortir de leur quartier. Lorsqu'un d'eux était, de notoriété publique, possesseur d'une grosse somme, les gens du bey lui cherchaient une querelle d'Allemand et le dépouillaient. Le Juif se taisait et recommençait, très reconnaissant qu'on voulût bien lui chercher une querelle et lui laisser la peau. Il était dans sa tradition d'éternel rançonneur des petits, d'éternel rançonné des grands.

Depuis qu'on les traite en égaux, qu'on leur assure



Changeur juif.

la protection commune, les Juifs se répandent de toute part et grimpent à toutes les échelles.

Les Arabes ne comprennent pas cette égalité. Pour eux, le Juif est un ennemi social, et les fonctionnaires qui les protègent sont des malins ou des niais. Leur croyance est que les vainqueurs partagent le fruit des scandaleux bénéfices de ces vaincus. Ils se révoltent contre une loi qui place tous les hommes au même niveau.

Cette haine absolue ne va pas jusqu'à mettre les Juifs en quarantaine. On leur achète volontiers des étoffes, des articles de mercerie. En revanche, jamais une plaisanterie, une familiarité quelconque. On a vu des Français épouser des femmes arabes; jamais un Juif n'a pu prétendre à une pareille union.

Tenus ainsi à l'écart, les Juifs se contentent des joies de la famille et des voluptés de l'argent. Ils se promènent en gens sûrs de leur force et de l'appui des conquérants. Le samedi, ils arpentent par bandes les allées de la Marine, pendant que leurs femmes vont rendre des visites. Le reste de la semaine, ils se tiennent dans leurs échoppes, ne se mêlent ni de politique ni de questions locales, certains d'accomplir leur mission et de garder le bon bout.

Les Juifs tiennent à peu près tout le commerce de Tunis. Grands ou petits, ils accaparent ce qui touche à leur métier. Il y a deux ans, à propos d'une question de voirie, on voulut les soumettre à certaines formalités, entre autres les obliger à se servir du corbillard pour enterrer leurs morts. Ils s'abritèrent derrière leur religion pour refuser d'obéir : fort habilement ils embrouillèrent la question. Ils se mirent en grève; leurs boutiques furent fermées, toute transaction fut suspendue. Du coup, Tunis sembla désert, mort. Aucune

affaire ne se traitait plus. On put voir alors quelle puis-



Souk. Marché couvert.

sance financière et commerciale ils représentaient. Le gouvernement n'eut pas l'air de céder, mais il mit les

pouces; un arrangement permit au commerce de reprendre son cours normal.

La cérémonie du mariage n'a pas chez les Juifs l'imprévu et le pittoresque qu'elle a chez les Arabes. Ils épousent une fillette qui a grandi à côté d'eux. Par contre, ils ont emprunté aux Arabes les manifestations publiques et assourdissantes de leur douleur. Lorsqu'un des leurs succombe, ils exposent son corps dans la cour intérieure, et sur les terrasses les voisins et les voisines accourent, éplorés, se penchent vers le cadavre, poussant des hurlements et s'arrachant les cheveux.

Le cimetière juif est curieux à voir : c'est un champ nu où les dalles de marbre s'alignent uniformément, de larges dalles blanches sur lesquelles sont gravées des prières.

En dehors des Juifs indigènes, il existe à Tunis quelques familles de Juifs de Livourne et de Gènes, puissants, vénérés, chefs de grosses maisons de banque ou de commission, établis avant l'expédition française, jouant un rôle important sur le marché. La venue des Français n'a pas ébranlé leur crédit, mais a diminué leur influence. S'ils ont de leur race la ténacité et l'habileté, ils ont de leur nation le caractère jaloux et rancuneux. Ils se tiennent à l'écart des autres Juifs, affichent un certain luxe, font semblant d'attendre sans inquiétude le retour de l'ancien régime.

Puis aussi quelques Juifs levantins, çà et là, en transbordement, roulant cette côte africaine où ils sont sûrs de rencontrer leurs frères triomphants.

Le Juif a au suprême degré cette force suprême : la patience. Il possède une ténacité incroyable, tout entière au service d'une seule passion : l'amour de l'or.

Mais il manque de courage moral et de courage physique. Le danger l'épouvante, même la fatigue au grand air. Il n'a foi en rien... qu'en son or.

C'était jadis une puissance formidable que l'or ; elle est aujourd'hui plus implacable, plus insolente que jamais. Pourtant c'est une force avilissante qui tient



Juif au travail.

toujours courbés ses partisans vers les vilenies sociales.

A Tunis, le Juif est le dissolvant le plus actif d'un vieux monde jusqu'ici intact. Comme il fera vendre les terres arabes, sans vouloir les acheter lui-même (il n'aime que l'or monnayé et ne veut pas se charger des propriétés qu'il n'a pas la force de gérer et qu'il n'ose confier à d'autres), les Français n'ont qu'à profiter de cet état de choses. Longtemps il y aura des biens à acquérir : sur cent terres vendues en Tunisie, il

n'en est pas deux dont le titre de propriété ne soit le gage d'un Juif.

C'est à la fois triste, immoral, et nécessaire, de s'associer à cette chasse aux vaincus.

IV

Les Italiens ne peuvent nous pardonner l'occupation de la Tunisie. Ce fut pour eux un coup terrible que cet établissement des Français sur une terre qu'ils pensaient être à leur merci. Leur dépit fut immense, et la plaie saignera longtemps.

Pour bien se rendre compte de la profondeur de leurs regrets et de l'intensité de leurs rancunes, il faut se souvenir que depuis cinquante ans ils s'établissaient peu à peu à Tunis, fondant des écoles, des institutions religieuses, créant des voies ferrées, organisant un service régulier de bateaux, monopolisant le commerce, italianisant de leur mieux la contrée.

Il leur semblait que, l'Espagne convoitant le Maroc, la France possédant l'Algérie, eux devaient tenir la Tunisie. Cela leur paraissait logique, forcé. Ils ne cachaient pas leur espérance et préparaient l'occupation.

Forts de l'appui de l'Allemagne, assez riches pour tenter l'aventure, ayant pour eux la puissance du fait accompli, ils n'étaient retenus que par un souvenir : celui de nos longs combats en Algérie. Ils se disaient que si la France aux coffres inépuisables, aux armées alors invaincues, avait mis trente ans pour s'implan-

ter en Algérie, eux ne parviendraient pas à soutenir une pareille lutte.



Coin du quartier italien.

Mais, à leur grande stupeur, la Tunisie, voisine de l'Algérie, identique de mœurs et de sol, accueille volontiers ses conquérants, remet son sort à une poignée de soldats.

Quelle surprise, et quel regret!

Ainsi cette colonie convoitée, couvée, qu'on n'osait brusquer de peur d'un soulèvement général, se livrait sans résistance!

D'autant que cette aventure fut admirablement menée. Sous un prétexte vague, on commença par agir, on discuta après.

Ahuris, vexés, honteux et furieux, les Italiens se courbèrent. Mais quelles haines farouches!

Du reste, pour l'Italien de Tunis le Français a toujours été un ennemi.

Nous comptons de nombreux amis dans la haute Italie. Il est des villes, comme Turin et Milan, où notre souvenir est cher, où nos idées sont en honneur. S'imaginer que les Italiens nous haïssent est une sottise. De Vintimille à Venise, de Lugano à Florence, on a pour nous une vive sympathie. Les races latines, dans leur débâcle graduelle, doivent se sentir les coudes, lutter ensemble pour les idées de justice et d'art qui sont leur glorieux et commun patrimoine.

Mais, en Italie comme en France, le nord ne ressemble pas du tout au midi. Rien ne diffère plus que la Normandie et la Provence. Les habitants d'au-dessus de la Loire n'ont rien de commun avec ceux d'au-dessous, sinon un langage déformé par l'accent.

Même le pays est tout différent. Le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, rappellent absolument la Provence. Ce sont les mêmes roches d'un gris bleu, nues, avec quelques touffes de lavande grillées au soleil, les mêmes oliviers pâles, la même terre rougeâtre et caillouteuse, le même ciel bleu aux rares nuages blancs, tandis qu'une ligne de démarcation très nette sépare en deux la France.

Plus rien, à partir du Charolais, ne fait souvenir de la vallée du Rhône. Des prairies grasses, un ciel boueux, des mœurs, des goûts contraires.

Il en est de même en Italie : entre Florence et Rome un grand changement se fait. Le paysan y devient plus jaloux, plus fainéant.

C'est le Midi de notre Midi.

La misère y guide les hommes. La superstition y remplace la foi. La civilisation s'arrête.

C'est de ces contrées maudites que viennent les Italiens réfugiés à Tunis. Ils fuient leurs mines de soufre, leurs roches impraticables, la faim qui les prend à la gorge et l'éternelle déception de leurs éternelles rêveries.

Aussi les haines de ces gens-là sont sans trêve.

A Tunis, les Italiens fréquentent peu les Français. Plus anciens que nous dans le pays, beaucoup plus nombreux, ils ont, au contraire, des relations suivies avec les Arabes, et surtout avec les Juifs.

Leur quartier est opposé à la juiverie, sur le versant gauche, mais ils s'en éloignent souvent : ils s'égrènent le long des tramways, des voies passagères. Tous font un commerce et tous les commerces. Beaucoup tiennent un de ces débits de vins si communs chez eux, où, dans une sorte d'écurie, quelques tables en bois sont dressées contre trois tonneaux d'où l'on tire le vin devant les consommateurs. Un cheval est dans un coin, et dans un autre coin le lit des parents, caché par un rideau. Les enfants couchent sur la paille. Là se réunissent les ouvriers arabes, les cochers maltais, les commissionnaires, les bas employés des établissements royaux. On y boit du vin de Marsala ou d'Asti.

Parfois on adjoint à l'établissement un bal public :

c'est une salle sans plancher, meublée d'une banquette de bois fixée au mur. Des gamins y dansent entre eux au son d'un piano mécanique.

Contrairement à leur habitude, les Italiens font ici peu de bruit; on les voit passer sombres, bilieux, toujours par bandes.

Ils attendent le jour de la revanche.

Quelques-uns, pourtant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ont installé des boutiques bien achalandées et qui prospèrent; leur verve familière et lourde s'y donne libre cours. Ceux-là rient très fort, pour les autres sans doute. Les autres luttent contre la misère avec résignation, presque heureux matériellement dans ce pays doux où l'argent n'est pas rare, où l'on peut gagner quelques sous sans trop travailler. A côté de leur existence d'autrefois, celle-ci est clémente.

Aussi voit-on encore, même à présent, débarquer les Siciliens et les Napolitains, noirs, secs, farouches, pareils à une nuée de ces criquets du Sud qui dévorent l'écorce des arbres.

Très catholiques, les Italiens célèbrent les fêtes dans leurs églises, chez les religieux de leur pays. Leurs mœurs se ressentent de leur situation difficile; ils n'ont pas la grosse joie de chez eux, ils ne chantent jamais. Là-bas ils formeraient des orphéons et manifesteraient par les rues à tout propos. Ici ils se tiennent sur la réserve. Ils fréquentent des cafés spéciaux, ne perdent aucune occasion de bouder, sans chercher à créer des incidents, mais prêts à grossir démesurément les plus minces. Ils n'ont qu'à lire leurs journaux pour savoir que la solution de la question tunisienne n'est pas à Tunis, qu'elle se réglera sur les Vosges.

Dans la haute ville.

Dans la prochaine guerre, si redoutable que tous la redoutent, bien des questions seront remises en jeu. L'Angleterre peut être réduite à quitter l'Égypte, et nos plus vieilles possessions nous seront contestées. Aussi espèrent-ils gagner la belle de cette partie perdue. L'occupation française n'est qu'un incident : le sort de la Tunisie s'établira définitivement après la prochaine guerre.

Oh! ils ont foi dans le triomphe de leurs alliés! Ils applaudiront à l'écrasement de leurs frères latins, en savourant une vengeance qu'ils se savent incapables d'exercer eux-mêmes! Ils sont fiers d'être la cause de cette lutte; il est fort possible que le premier coup de feu parte de Tunis.

Comme tous les faibles méchants, ils crient avant qu'on les batte, et appelleront à leur secours leurs alliés sans qu'on ait rien commis contre eux. Cette tactique est déjà la leur : il est curieux de leur voir donner aux plus infimes incidents une importance énorme. Personne ne s'y trompe, eux moins que les autres, mais ils espèrent lasser ainsi l'indifférence de leurs amis et de leurs ennemis.

V

Tunis compte aussi des Maltais en nombre respectable. Depuis longtemps la petite île de Malte envoie ses enfants dans tous les ports de la Méditerranée, où l'on désigne, du reste, sous le nom de Maltais toute cette tribu de gens aux mille métiers qui encombrent les

quais de débarquement, à l'affût d'un voyageur à exploiter.

Ils ont les cheveux crépus, le nez plat, les yeux noirs, le teint olivâtre, les épaules solides ; ils sont très verbeux, très en gestes, toujours criant et s'agitant.

Tour à tour charretiers, cicerone, cireurs de bottes, commissionnaires, marchands ambulants, cochers de fiacre, bas courtiers, etc., etc., ils grouillent autour des navires, s'arrachent les corvées les moins nobles et les plus pénibles, prêts à accepter de minces salaires après des chicanes sans fin.

Ils vivent d'un morceau de pain bis et d'un sou de piments rouges. Ce sont des écumeurs de port, dangereux à Tripoli et à Alexandrie, gênants seulement à Tunis, à Marseille et à Palerme.

Vêtus à la diable, d'un burnous délabré ou d'un reste de jaquette, coiffés d'une casquette, d'un turban ou d'un fez, la poitrine velue, la ceinture rouge couvrant tout le ventre, les pieds nus, ils se tiennent aux endroits les plus fréquentés des villes où ils opèrent. Ils parlent, mais fort mal, toutes les langues des riverains de la Méditerranée, et les mélangent dans un idiome atroce. Ils ont même des logements et des ménages, car ils se marient au hasard et sèment sur le pavé des quais des enfants de race indécise, qui serviront comme mousses avant d'hériter les mille métiers de leur père.

A Tunis, le Maltais n'est pas toujours cela. Établi ici depuis longtemps, il a gardé, grâce à la proximité de son île, sa race à peu près intacte. Même il y a nombre de familles maltaises considérables et justement considérées.

La femme du Maltais est toujours simple, modeste, jolie ; on la reconnaît à sa tenue discrète, et surtout à une sorte de mantille particulière, noire et raide comme une capote de cabriolet.

Naturellement les Maltais fréquentent de préférence les Italiens, mais ils n'ont aucune hostilité contre nous. Ils ont trop souvent des querelles pour souhaiter une guerre : lorsqu'on joue du couteau comme eux, on ne connaît pas les colères que donne la réaction d'un trop long repos.

Leur scepticisme est aussi profond que leur philosophie.

Ils jouissent partout d'une énorme réputation de « roublardisme ». Ils la méritent.

Un proverbe arabe dit qu'il faut trois Français pour rouler un Juif, et trois Juifs pour rouler un Maltais. En effet, le Juif se laisse emporter par sa soif de l'argent ; le Maltais, plus cynique, calcule toutes les façons de voler son client.

Les Juifs jouent admirablement aux cartes et aux autres jeux ; un Européen gagnera très rarement un Juif à l'écarté ; le Maltais le bat sans effort : il trouve toujours dans le jeu autant de rois qu'il en faut pour s'assurer la partie. Dans chaque port, c'est le Maltais qui tient la boutique la mieux achalandée, qui se charge de vous procurer les objets introuvables, très accommodant, très poli, jugeant avec certitude, d'après la tête du client, du prix à demander.

Les Marocains sont tous concierges, et tous les concierges sont Marocains. Cette fonction leur va à merveille. Très décoratifs, l'air féroce, insolents envers les humbles et conservant leur dignité devant les puis-

sants, ils gardent fort bien les maisons modernes et les portes d'octroi.



Concierge.

On les distingue à leur burnous rayé noir et blanc, à une sacoche de cuir portée en sautoir et à un petit sabre recourbé à manche d'ivoire.

Lorsqu'ils ont amassé, à leur délicat métier, une

certaine aisance, ils retournent au Maroc et sont remplacés par des parents à eux, car leur monopole est incontesté.

Tout au bout de l'échelle viennent les nègres de l'extrême Sud, employés comme terrassiers ou casseurs de pierres.

Ceux-ci sont hideux, sales, habillés de loques sordides. On les embrigade et on leur fait battre l'argile pétrie qui recouvre les terrasses des maisons, ou bien on les aligne sur la route, un tas de cailloux devant eux. Pour les obliger à travailler régulièrement, un des leurs récite une sorte de litanie dont ils reprennent le refrain en chœur, en frappant le sol de leurs instruments.

Ici, presque plus rien d'humain. Plus laids que les singes et beaucoup moins intelligents, ces malheureux se grisent les jours de paye pour reprendre, abrutis, leur collier de misère. Leur seule notion intellectuelle est une sorte de gouaillerie haineuse contre les riches. Leurs visages d'ébène, aux yeux jaunes, aux dents jaunes, ne s'éclairent que pour chanter, dans l'ivresse, des refrains étranges, au rythme énervant. Ils viennent tous du désert, la civilisation leur imposant sa loi commune ; le travail ne leur permet qu'une consolation, l'ivrognerie. Il est à craindre qu'elle n'en tire jamais rien.

VI

Le mélange de ces races si diverses, de ces appétits si opposés, fait de Tunis une ville sans gaieté, où cha-

cun se méfie de son voisin, où rien de commun ne réunit les âmes, une sorte d'immense auberge peuplée de bandes jalouses.

Les Français, assez forts pour faire respecter les traités, mais trop peu nombreux pour imposer leurs mœurs, se tiennent à l'écart, laissant faire le temps. Les Arabes, soumis, fatalistes, acceptent sans enthousiasme comme sans regrets les faits accomplis ; les Juifs sont indifférents ; les Italiens, silencieux et sombres.

Dans ces conditions, il est impossible d'espérer un de ces efforts qui seuls fondent très vite les villes nouvelles.

D'ailleurs la situation géographique et politique de Tunis se prête peu à une transformation rapide.

Pour apercevoir la mer, il faut monter à la Casbah, tout en haut, et encore voit-on à peine une ligne bleue, très loin. Des quartiers de la ville neuve, la seule qui puisse s'agrandir et s'embellir, on ne voit même pas le lac. Pour posséder une promenade agréable, il faudra établir des quais au bord de la rive, comme à Genève par exemple. Mais cette rive est fangeuse : on devra creuser partout où voudra passer un bateau ; on n'aura plus un lac, mais un vaste port aux eaux mortes et, par conséquent, toujours sales.

Et puis, les allées de la Marine s'enfoncent droit dans l'eau et, en formant deux rades, gênent la vue.

Cette vue même est assez ordinaire : une ceinture de montagnes bleuies à droite ; à gauche, des collines d'oliviers ; derrière, une plaine marécageuse ; en face, une bande de terre et un village blanc.

Pourtant de beaux quais sont toujours beaux. Il s'agit de créer ces quais. Qui les construira ? Du port aux dernières maisons actuelles il y a deux ou trois cents

mètres. Qui créera ces quartiers? Les Arabes? Ils n'y songent guère. Les Italiens? Ils n'ont pas le sou. Les Juifs? Ils placent leur argent dans de meilleures conditions. Les Français? Ceux qui viennent en Tunisie colonisent; leurs capitaux exigent d'autres garanties.

Les agents français feront bien d'étudier cette question et de diriger les mouvements dans un sens prati-



Terrasse du quartier juif.

que et productif. Aujourd'hui la vie mondaine est concentrée sur les allées de la Marine, une promenade bête, plaquée de bâtisses disparates et hideuses et qui conduit à des baraques de douaniers. Ne valait-il pas mieux établir une rue longeant le lac, préparer dignement le voisinage du port?

Ce quartier neuf est banal sans excuses, et rien n'indique que les promeneurs pourront un jour contempler autre chose que des arbres rachitiques et des guinguettes de Maltais.

Les voyageurs qui viennent chercher à Tunis les

splendeurs de l'Orient éprouvent une indicible désillusion. On croit trouver ici le luxe du Caire ou de Stamboul, les équipages aristocratiques et les laquais chamarrés qu'on admire à la promenade de Choubra, les hôtels splendides, les cercles bien tenus des villes du Levant. Et on tombe sur une ville impraticable, à laquelle s'ajoute péniblement un quartier piteux, affreusement laid. On voit moins passer d'équipages qu'à Pont-Audemer ou à Béziers. Le résident de France lui-même sort en voiture de place. La cathédrale est une chapelle de village. Les maisons les plus hautes sont des bâtisses vulgaires. A peine, çà et là, une villa bien tenue ; aucun train de maison ne se montre aux badauds dépités.

Dans ce décor, des Juifs se promènent, des officiers, des Italiennes en costume simple, presque négligé, quelques visiteurs ennuyés, tous par petits groupes gênés d'être réunis.

Pas de théâtre : un café-concert très ordinaire qu'on sous-loue à des troupes de passage.

On projette de construire un casino. Ce casino pourrait bien apporter à ce quartier l'animation qui lui manque. Bien entendu, on y autorisera les jeux. Or, l'Arabe est joueur, l'Italien l'est énormément, et le Juif encore plus. Le premier n'a pas beaucoup d'argent ; le second n'en a guère, mais le troisième suffirait à alimenter une cagnotte gigantesque. D'ailleurs, chez les Italiens comme chez les Arabes, il y a des riches, sans compter qu'il n'est pas nécessaire de l'être beaucoup pour venir s'asseoir devant un manège de petits chevaux.

Malgré tout, Tunis est une ville très curieuse à vi-

siter, précisément parce que la ville nouvelle, cette sous-préfecture attristée, n'a presque rien de commun avec elle. Elle est demeurée intacte. C'est la ville arabe sans les éblouissements de l'Orient, sans le luxe des chefs et l'éclat des fêtes, mais avec son caractère propre, sa saveur originelle. Rien n'a bougé depuis bien longtemps de ses costumes, de ses maisons, de ses



La Goulette.

mœurs. On est chez l'Arabe, on peut l'étudier, le juger; on pénètre chez lui pour la première fois sans effraction.

Et s'il ne laisse pas entrer dans sa demeure le chrétien, le Roumi, il ne le considère plus comme un oppresseur. Il lui loue volontiers une partie de sa maison, il rend de fréquentes visites à ses locataires, toujours discret et empressé. Les femmes des chrétiens rendent visite à ses femmes quand il leur plaît ; elles bavardent ensemble, on choie les nouvelles venues, on s'amuse beaucoup de leur nervosité.

Depuis trois ou quatre ans, les Français cherchent à se loger dans la vieille ville. Aux maisons modernes avec le voisinage des inconnus, le bruit, les moustiques, la cherté du loyer et la maussaderie de la vue, ils préfèrent les appartements clairs des quartiers hauts. Ils se font au charme de cette existence toute intérieure, de ce patio aux colonnes de marbre qui n'a d'autre toit que la voûte du ciel; ils sont à l'aise dans les grandes pièces aux murailles sourdes recouvertes de porcelaines vernies, sur les dalles de marbre, sous les plafonds peints de couleurs riantes. L'été, ils montent sur les terrasses et passent des heures exquises à suivre le panorama de la ville endormie et des collines bleuïes par l'ombre.

Bientôt les fonctionnaires et les officiers demeureront tous dans ces maisons, abandonnant volontiers les balcons des rues neuves aux Juives en blouse criarde et en culotte ridicule.

Mais cette invasion progressive pourrait bien chasser de Tunis nombre d'Arabes qui acceptent volontiers le protectorat. Toutes les intimités ont leur lune de miel, toutes les lunes de miel ont une fin.

Il est dans le tempérament de l'Arabe de fuir tout contact avec le Roumi, non pour lui, mais à cause de ses femmes.

Peu à peu, sans rancune comme sans regrets, il quittera sa demeure entourée d'étrangers. Il ira chercher plus loin, dans les terres, cette tranquillité de la maison qui lui est nécessaire, cette quiétude de son cœur, à laquelle il sacrifiera bien volontiers ses plus chères habitudes.

A Alger déjà on ne compte plus d'anciens proprié-

taires arabes; les rares musulmans qui y demeurent ont une grave raison pour surmonter leur répugnance du coudoiement constant des Européens.

A Tunis, les indigènes sont plus sociables; il est à croire cependant que dans une vingtaine d'années leur nombre aura diminué de moitié.

Ils seront remplacés, au fur et à mesure, par les Juifs triomphants. Car ce sont les Juifs qui ont le plus gagné au nouvel état de choses; ils prennent pied partout où il y a place pour un de leurs orteils.

A l'endroit où la promenade rencontre les remparts de la ville se trouve la porte de France. C'est le centre de tout mouvement. De là partent les tramways qui enserrent Tunis; là grouille la population bizarre des Maltais obséquieux, des Arabes vendeurs de gâteaux, des gamins cireurs de bottes, des Italiens fainéants discutant tout le jour sans songer à rien, des Marseillais échoués, de tout un monde criant, gesticulant, à l'affût d'une piastre ou d'un voyageur paraissant en posséder une.

De l'autre côté de la porte, une petite place. Même public. Puis deux rues grimpant jusqu'à la caserne ou casbah de zouaves, suivant l'arête de ce dos d'âne que forme la ville. La rue de l'Église et la rue de la Casbah sont très passagères, tortueuses, étroites, encombrées au delà du possible. Les boutiques y empiètent sur la chaussée, des boutiques de toute sorte regorgeant de marchandises, mal tenues, empestées. A droite est la juiverie, à gauche le quartier préféré des Italiens, et à partir du milieu de la montée les rues habitées par les Arabes riches. Ici le pavé est propre, les maisons closes. Peu de boutiques; le commerce est parqué dans des marchés couverts.

Tandis qu'en bas, soit à droite soit à gauche, dans les quartiers peuplés de Juifs, d'Italiens et d'Arabes pauvres, une incroyable accumulation de gens, de bêtes, d'ordures.

A chaque maison, des boutiques, sortes de trous sans air et sans jour, où un homme se tient enfoui sous ses marchandises. Tous les vingt mètres, un fabricant de gâteaux frits. Dans un chaudron plein d'huile il prépare des pâtisseries diverses. L'huile employée est de qualité inférieure, et l'odeur de cette friture rancie atroce. Le malheur veut qu'elle emplisse chaque rue. C'est l'odeur caractéristique de Tunis : elle est absolument écœurante.

Pour lutter contre ce parfum diabolique, d'autres boutiquiers préparent sur le gril des tranches de foie de bœuf, des poissons et des tripes. De là aussi s'élèvent des odeurs étranges : à elles deux, elles empêchent de sentir la puanteur des tas d'ordures; puis, des boutiques de bouchers, larges d'un mètre, où le négociant détaille sa viande sur sa porte transformée en étal, et lie avec une ficelle les paquets vendus, de sorte qu'on voit souvent des passants tenant au bout d'une corde des rognures de viande; — des fruitiers dans un entassement de piments rouges; des cordonniers, leur échoppe tapissée de semelles; des débits de tabac, des cabarets où six clients peuvent à peine prendre place, des vendeurs de pois chiches, des pileurs de café, des charbonniers, des teinturiers, des écrivains publics, des changeurs, des marchands de nougat.

Dans ces rues, où trois hommes ne peuvent passer de front, des files de chameaux s'avancent, l'air majestueusement bête, chargés de charbon de bois. Des ânes

les suivent, de petits ânes aux naseaux fendus, portant des peaux de bouc remplies d'huile, en trottant avec leur propriétaire à cheval sur l'arrière-train, à la naissance de la queue; et aussi les carrosses des gens du bey, des mules montées par des Arabes riches.

Des mendiants par couples. Ils vont dans les cawagi, l'un tapant sur un énorme tambour de basque, l'autre jouant d'une musette grotesque. L'un après l'autre ils chantent, très larmoyants.

Des aveugles, beaucoup. C'est effrayant la quantité d'aveugles qu'il y a parmi les habitants de Tunis. Même ceux qui jouissent de la vue ont souvent les yeux fatigués.

Les vieillards infirmes mendient aussi, de préférence accroupis à l'entrée des mosquées.

Deux ou trois nègres ont une manière originale de récolter quelques sous. Dans un encensoir à peu près pareil à ceux de nos églises, ils font brûler un mélange d'encens et de lavande fort agréable. Devant chaque magasin ils s'arrêtent, laissant fumer leurs essences, et les boutiquiers, peu accoutumés à ce régal olfactif, leur jettent une caroube.

On a souvent à chasser devant soi les mendiants, ou les chiffonniers, armés comme les nôtres, mais encore plus sales, et tous nègres, ou les gamins portant le pain au four, car il n'y a pas de boulangers à Tunis pour les Arabes ou pour les Juifs : chaque famille fait son pain, et on va le cuire dans les fours du quartier.

Les jours de fête sont le dimanche pour les Européens, le samedi pour les Juifs, et le vendredi pour les Arabes. Pour les musulmans, le jour du repos ne comporte pas, comme dans les autres religions, l'obligation de cesser tout travail.

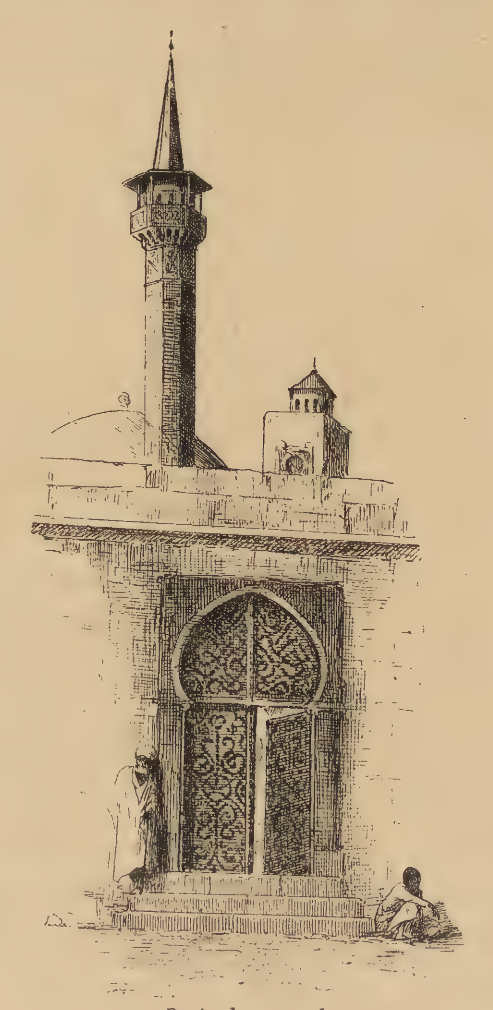
Le jeudi, au coucher du soleil, l'Arabe redouble ses prières et ses ablutions; pendant la journée du vendredi, il est plus recueilli; les femmes se rendent à la mosquée, mais presque toute manifestation s'arrête là. Les boutiques et ateliers arabes restent ouverts le vendredi, tandis que le repos du sabbat est scrupuleusement observé par les Juifs. Du vendredi soir au lendemain après le coucher du soleil, ceux-ci ne doivent pas faire œuvre de leurs dix doigts : ni allumer du feu ni toucher de l'argent. Ils ont soin d'assurer d'avance les emplètes nécessaires. Par leurs rues aux boutiques closes ils se promènent, endimanchés : c'est le repos absolu.

Ce sont encore les Européens qui accueillent le plus volontiers leur dimanche. Les Italiens ont le respect des jours saints, et les Français, presque tous fonctionnaires ou officiers, désirent ce congé qui les délivre des corvées quotidiennes.

Le sabbat est, pour l'étranger, le plus intéressant des jours de fête; il assiste au défilé des Juives qui s'ennuient par les rues; on les regarde à leur balcon, en toilette de gala, criardes, éclaboussant les façades de reflets fulgurants. C'est fort divertissant, étant donné le développement prodigieux des Juives mariées; c'est aussi fort gracieux, car les fillettes sont ravissantes dans leur voile de soie blanche d'où émerge leur tête rosée aux yeux de velours. Ces dernières sont le seul charme, la seule poésie de Tunis.

Quant aux femmes arabes, on peut deviner si elles sont riches; il est impossible de deviner si elles sont jeunes ou jolies. On entrevoit parfois leurs mains, qu'elles cachent d'ordinaire sous leurs voiles ; ce sont

des mains soignées, aux doigts courts, dont les ongles



Porte de mosquée.

sont odieusement rongés. Leurs yeux, à travers la mince solution de continuité des deux voiles noirs qui

entourent la tête, semblent tous les mêmes. En France, si la mode prenait de se cacher le visage, — il n'y a rien à craindre pour l'heure, — si les Françaises ne montraient de leur figure que leurs yeux, on aurait déjà de précieuses indications. Les prunelles seraient bleues ou noires, ou couleur noisette, ou grises ; le regard serait profond, ou railleur, ou triste, ou pétillant, ou niais, ou de cent autres façons. Au contraire, les yeux des femmes arabes sont tous les mêmes : noirs, aux prunelles petites, aux paupières noircies, au regard à la fois étonné et veule.

La rue de Tunis est encore curieuse par les cris qui s'y élèvent et le jargon qu'on y parle. Chacun vante sa marchandise, chacun veut aller plus vite que la foule.

Or, l'Arabe étant d'une extrême indolence, il faut des cris furieux pour appeler son attention. Les âniers, les chameliers, les balayeurs, les cochers, sont obligés de prévenir à chaque instant les passants qu'on va les écraser ou les renverser : c'est à peine si les passants s'en inquiètent.

Traverser une ville arabe avec une voiture est un supplice. D'abord, les roues touchent des deux côtés les maisons, et puis on se heurte à tout moment à des gens qui bavardent ou demeurent plantés au milieu de la rue, étrangers au monde extérieur.

Le tracé tortueux des ruelles oblige à se passer de charrettes. Sur dix rues, il y en a huit où une voiture ne peut pas circuler; il n'y en aurait pas une où ne s'accrocheraient les chariots.

Alors on a recours aux Arabes pour porter les fardeaux. Doués d'une force prodigieuse, les gens em-

ployés à ce métier de portefaix mettent sur leur dos



Quartier arabe.

les sacs, les meubles les plus lourds : c'est leur front seul, ceint d'une corde plate, qui soutient tout le poids du fardeau ; on les voit ainsi traverser la ville chargés d'un piano ou d'une armoire à glace.

Les tramways qui desservent les nouveaux quartiers ne font pas leurs frais, mais ceux des faubourgs arabes sont très prospères. Les Arabes les prennent d'assaut, parfois même des Juifs s'offrent un voyage de deux sous. La concession a été faite à une société belge, qui n'emploie que des conducteurs italiens. On ne trouverait peut-être pas un nombre de Français suffisant pour remplir ces fonctions ; en tout cas, les Italiens travaillent à bien meilleur compte. Et puis, le costume les flatte beaucoup. On leur donne, en plus de leurs maigres appointements, le droit de se croire importants. Les simples conducteurs ont quatre galons, et les contrôleurs portent des bottes à l'écuyère.

La ville haute est tranquille, presque austère.

Ici, chez les Arabes aristocrates, on n'a pas à craindre l'odeur de friture rancie et les cris agaçants des vendeurs de nougat. Les rues sont nettes, les maisons, blanches, sont entourées de silence. On peut marcher lentement; les voies sont peu fréquentées, et par des passants graves et comme recueillis.

Par les portes entre-bâillées on aperçoit, de loin en loin, quelque cour intérieure d'un délicieux effet ; une rangée de portiques aux colonnettes de marbre, aux corniches sculptées avec la patience incroyable des Orientaux, ou encore un oranger pliant sous ses fruits et des corbeilles de bananiers.

Dans ce quartier, proche le rempart, se trouve l'endroit le plus pittoresque de Tunis, — dans le sens banal du mot. Les Arabes pauvres s'y réunissent pour écouter des chanteurs et voir des Touaregs charmeurs de serpents.

Ils s'accroupissent en rond autour du bateleur et as-

sistent à une représentation coupée par des quêtes assez fructueuses. Les Touaregs, avec un bagou infernal, dépeignent les difficultés et les dangers de leur travail ; en effet, les serpents qu'ils sortent d'une sacoche de cuir et avec lesquels ils jouent font des blessures mortelles.

Le visage méchant brûlé par le soleil, ces fils du Sud ont des gestes étranges, une verve merveilleuse. De temps à autre ils se frottent les lèvres avec une plante qui les fait saliver comme des épileptiques.

Leur furie contraste curieusement avec le flegme assoupi des spectateurs.

Quant aux conteurs, ils ont des chansons très drôles, paraît-il. Mais leur façon de chanter est horripilante. Comme les muezzins crieurs des mosquées, ils tiennent la note jusqu'à bout de souffle. Celui-là passe pour le plus artiste qui fait durer plus longtemps le même son.

Cette sorte de fête foraine est la plus amusante promenade pour les Européens.

Tunis ne possède aucun monument remarquable. Dans la nouvelle ville on construit un hôtel des postes colossal — pourquoi ? — et on projette des écoles et des théâtres.

Pour l'heure, rien.

Au sommet de la ville, devant la casbah des zouaves, une place rectangulaire où se concentrent les services publics dans des palais banals. Un d'eux est occupé par la direction des finances, un autre par celle des travaux publics. Dans le troisième, le bey vient, chaque samedi, présider le conseil de ses ministres et s'occuper des affaires de la régence.

Non loin de là est le réservoir qui distribue l'eau aux

Tunisiens. L'eau est très bonne à Tunis, claire, fraîche, toujours très pure. C'est à sa qualité — et à la violence des vents du nord — qu'on doit sans doute la salubrité d'une ville sale et empilée, car jamais à Tunis un cas de choléra, jamais une épidémie.

L'eau arrive de loin, de Zaghouan, à soixante-quinze kilomètres vers le sud. Des sources abondantes sont captées dès leur sortie de terre. On les amène par des canaux couverts. Ces sources ne baissent pas sensiblement en été.

C'est de là que venait l'eau de Carthage. Depuis une cinquantaine d'années les beys l'avaient donnée à leur tour aux habitants de Tunis ; ce sont les Français qui, dernièrement, ont su la distribuer dans les quartiers, la répartir d'une façon intelligente.

Des bornes-fontaines elle est portée dans les maisons par des Arabes, qui la vendent deux sous l'outre de peau de bouc.

Au-dessous du château d'eau construit dernièrement se trouve le tombeau des beys ; c'est, dit-on, fort curieux à l'intérieur ; au dehors c'est une bâtisse vulgaire.

Au fond, à Tunis il n'y a absolunent rien à voir que la rue ; mais elle est intéressante à étudier, et on peut s'y promener à son aise. Tous, Arabes, Juifs, Italiens, s'écartent devant les Français ; jamais un mot désagréable ne leur vient aux oreilles, jamais leur flânerie n'est troublée par la grossièreté d'un passant ou l'ivresse d'un ouvrier.

VII

Les environs de Tunis n'offrent guère plus d'attractions que la ville elle-même.

La campagne commence aux remparts : une campagne fertile, mais monotone, des collines d'oliviers et des champs de blé.

Peu de villages. Du côté de la mer seulement cinq ou six bourgades égrenées le long du lac.

Ce lac est bordé par deux chemins de fer, l'un français, faisant partie de la concession Bone-Guelma, l'autre propriété de la Compagnie italienne Roubattino. Ce dernier chemin dessert la Goulette, le port de Tunis ; et, sans doute, si les actionnaires avaient voulu le vendre à la France, on n'eût pas songé à creuser à travers le lac un chenal pour amener les navires aux quais de la capitale. Mais les pourparlers n'ont pas abouti, et tout demeure italien dans cette exploitation. Seules les plaques d'assurances fixées aux murs de la gare montrent en quelle estime nos rivaux tiennent les garanties de nos sociétés.

Cette voie ferrée accapare naturellement les voyageurs ; un bateau-mouche pareil à ceux qui vont du Pont-Royal à Saint-Cloud fait cependant depuis quelques mois la navette entre le port et la ville. Mais le chemin de fer italien ne sera atteint que le jour où Tunis sera port de mer.

La Goulette s'agrandit chaque jour. C'est un gros bourg italien, avec des maisons aux volets verts et aux

terrasses blanches, coquet, bien que tenu avec la négligence habituelle aux enfants de Naples. Le bey y possédait naguère un arsenal pour ses canons rouillés, et des galères pour les voleurs, employés au balayage de la ville et au service du port.

C'est à la Goulette qu'on coupe la langue de terre large de quelques pas qui sépare le lac de la mer. Les travaux sont fort avancés. Le canal formé par deux chaussées de béton qui guideront le bateau jusqu'aux quais de Tunis, est aux trois quarts achevé. Les travaux, pris à l'adjudication par la Compagnie générale des Batignoles, doivent être terminés en 1894. Ils le seront probablement l'an prochain.

Quelques villas se construisent à la Goulette. On vient s'y baigner l'été, voir la mer et les navires qui se balancent à cinq cents mètres dans la rade magnifique. Deux de ces steamers sont mouillés à poste fixe : l'*Hirondelle,* chargée de protéger les nationaux, et le *Triboulet,* un gentil bateau blanc appartenant à l'administration des Services maritimes. D'ordinaire il y a en plus cinq ou six navires, tant de la Compagnie transatlantique que de la Compagnie italienne Florio Rubattino. Peu de navires marchands : les difficultés du débarquement aplanies, ils seront plus nombreux.

La garnison française y est assez importante, mais il n'y a pas cent Français établis. Pas dix Arabes, mais des flots de Juifs.

A mesure que le nombre des Européens grandira à Tunis, l'importance de la Goulette diminuera; on s'y rendra cependant en été pour fuir la maussaderie de la ville, la chaleur suffocante et la puanteur des rues. On se réfugiera auprès de la mer, dans la gaieté du

rivage, — gaieté un peu bruyante parfois; — les Italiens, gênés à Tunis, prennent ici leur revanche. Au mois de juillet, on compte plus de dix cafés-concerts, sans prétentions, mais assourdissants.

A côté de la Goulette est Khérédinne, petit village



Le lac à la Goulette.

en voie de formation, groupé autour du palais de ce Khérédinne qui fut premier ministre de Sadock et devint ensuite grand vizir à Constantinople. C'était un homme d'une haute intelligence : à la cour du sultan, on le cite comme un des meilleurs diplomates du siècle. A la Goulette, il ne trouvait pas l'occasion de montrer sa force. Il se contentait de s'amuser d'une façon originale.

Un de ses passe-temps favoris était de jouer aux cartes avec son cuisinier. Comme le pauvre diable eût été écrasé par la disproportion des fortunes, son enjeu était les vêtements qu'il portait sur lui. Il perdait d'abord sa veste, puis sa culotte, puis sa chemise, que Khérédinne jetait aussitôt à la mer. Quand le cuisinier était absolument nu, le ministre l'oubliait sur la terrasse jusqu'au lendemain. Les nuits d'Orient sont clémentes. Le grand vizir est mort, et le cuisinier vit toujours, riche d'argent et de souvenirs.

Ce palais de Khérédinne sera probablement la résidence du successeur du bey actuel.

Au-dessus de ce palais se trouve une colline où Mgr de Lavigerie a fait construire une fort belle cathédrale, à l'endroit même où mourut saint Louis, en 1270.

C'est aussi là, sur toute cette contrée, que s'étendait Carthage.

Il ne reste plus rien de la grande rivale de Rome. Quelques pièces de monnaie recueillies dans des tombeaux et réunies avec un soin pieux par un des pères blancs du collège, qui a installé un véritable musée ouvert au public. Çà et là quelques citernes, des plaques de marbre, des bouts de colonnettes, des lampes et des débris d'armes.

Alors que les fouilles déterrent et reconstruisent Ninive et Thèbes, on ne peut rien connaître de la cité d'Hamilcar.

Pourtant on tressaille malgré soi en entendant un employé de chemin de fer crier à une modeste station : « Carthage ! »

Dominant la colline sur laquelle s'étendait la ville

célèbre, un village arabe : Sidi-Bou-Saïd. C'est une bourgade vénérée; elle est comme sanctifiée par la présence des nombreux marabouts qui s'y retirent. Aucun Européen, aucun Juif; on n'y louerait pas à un infidèle un coin de maison ou un mètre de terrain. Les



Chenal de la Goulette.

rues en sont propres et tristes, comme celles de la haute ville à Tunis; les habitants y sont tous riches.

Par un temps clair, on aperçoit du sémaphore les montagnes de la Sicile.

Ensuite, en revenant vers Tunis, sont les immenses propriétés du cardinal de Lavigerie. Elles produisent un vin blanc renommé. Le primat d'Algérie possède deux palais : un pour l'hiver, au bas de la colline,

splendide avec ses terrasses étagées et ses jardins merveilleux; l'autre pour l'été, regardant la mer.

Puis la Marsa, la station à la mode, où les riches Tunisiens, y compris le résident de France, ont des maisons de campagne.

De l'autre côté du lac, à droite, un seul village : Rhadès, très arabe, fermé aux Roumis.

Les champs d'oliviers commencent tout de suite après, sans plus rien qui les égaye, et la plaine morne, brûlée.

A signaler cependant aux portes de Tunis un abattoir monumental, — pourquoi? — la manufacture de tabacs, une caserne d'artillerie et un hôpital très bien compris, très vaste.

Et rien autre. Pas une promenade, pas un but d'excursion. Le seul pays à voir est la Marsa. Il faut aller rêver une heure sur les ruines de Carthage et visiter le palais du bey, saluer le passé lointain et le passé d'hier.

VIII

C'est à la Marsa qu'habite Ali-Pacha-Bey, le prince régnant de Tunisie.

La coutume oblige le souverain à demeurer ailleurs que dans un palais où est mort un de ses prédécesseurs. L'oncle de ce Sadock qui nous a appelés à Tunis étant mort à la Mohamédia, lui vint habiter près du Bardo. On abandonna la Mohamédia, qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de splendides ruines, car autour du palais d'Ahmed s'étaient groupées les habitations

des gens de la cour, et aujourd'hui tout est désert. Les faïences et les ferrures ont été arrachées, et les plaques de marbre, et les planchers, et les arbres des jardins. Il ne reste plus que des murs croulants dont la vue suffit pourtant à donner une idée des splendeurs de l'installation d'autrefois.

Puis Sadock mourut lui-même; le Bardo fut abandonné, et le prince actuel vint demeurer à la Marsa. Lorsqu'il mourra, son successeur devra chercher un autre palais ou s'en faire construire un.

Le Bardo, où fut conclu le traité qui nous donnait le protectorat de la Régence, est situé à trois kilomètres de Tunis, derrière la colline où la ville est adossée, dans une plaine fertile entourant un lac moins grand mais plus vaseux encore que celui de la Goulette. C'est un village de vingt maisons inhabitées.

On peut visiter le palais, qui est assez beau et qu'on s'occupe de restaurer en mémoire du traité signé dans le salon du premier étage; et, en effet, le souvenir des incidents qui ont précédé l'occupation est à conserver.

Il y aurait un bien curieux livre à écrire sur les intrigues dont la cour de Sadock fut le théâtre. On y verrait combien la diplomatie française, si décriée, est parfois remarquable, et aussi on apprécierait la valeur des influences féminines.

Ali-Bey, prévoyant l'éventualité de son règne, avait préparé une installation à la Marsa. Sauf de rares exceptions, tout le village est à lui. Il en loue les maisons à ses généraux et à des Tunisiens. Lui habite, avec tous les siens, le palais. Ce palais est une immense bâtisse sans grand relief, à laquelle s'ajoutent sans

cesse de nouvelles annexes. En ce moment on construit une aile collée à d'autres ailes.

Ali-Bey est un homme de soixante-dix ans, très vert, avec une tête d'un beau caractère. Il est fort lettré et a écrit deux ou trois livres en arabe. Par contre, il ignore le premier mot des autres langues : il a recours à un interprète, le général Valenzi.

Très aimé et très estimé, il est très populaire parmi les Arabes. Ceux-ci gardent de son prédécesseur une médiocre idée. Les exploits de son favori, ce Mustapha ben Ismaïl dont les Parisiens d'il y a dix ans se souviennent bien, ont nui à sa mémoire.

Le bey actuel est, au contraire, l'objet d'une sincère vénération; ce n'est qu'avec des marques de respect absolu que ses sujets parlent de lui.

Il a un frère, Taïeb-Bey, son successeur suivant la loi, et six fils, plus un nombre considérable de filles.

Au cas où Taïeb mourrait avant le bey, le titre de pacha et le gouvernement de la région reviendraient au fils aîné d'Ali, Mustapha. Les autres fils, Mohamed, Ismaïl, etc., — le plus jeune a deux ans, — n'ont guère de chance de régner; car ce n'est pas le frère ou le fils du bey qui lui succède, mais le plus ancien bey.

Après celui-ci, Ali-Pacha, son frère Taïeb, puis son fils Mustapha, puis deux autres cousins éloignés, mais plus anciens et prenant place entre l'aîné et le second, puis Mohamed, Ismaïl, etc.

La santé superbe du bey actuel ajourne à des années lointaines le cas où la régence passera dans d'autres mains.

Il faut dire pourtant que, de l'avis général, la France perdrait beaucoup en perdant Ali.

Taïeb, presque aussi âgé que son frère, a mené une vie assez agitée. Toujours pressé par le besoin d'argent, d'un esprit mal pondéré, il n'a pas la philosophie aimable et la bonté suprême de son frère aîné.

Il affiche néanmoins un goût très vif pour tout ce qui touche à la France.

Le fils aîné d'Ali, Mustapha, a été élevé par un précepteur italien, et on a cru longtemps qu'il préférait les Italiens aux Français. Rien ne fait supposer qu'il trahirait au profit des premiers les engagements de ses parents.

Le second fils, Mohamed, nous est de beaucoup plus sympathique.

Lui aime la France, s'habille à Paris, s'entoure de choses de Paris. Très instruit et très simple, très brave et très doux, il a le charme des Orientaux et l'entrain des races latines. Au contraire de l'aîné, un peu brusque, presque brutal, il est très civilisé, et les Arabes qui l'approchent le citent comme un des hommes les plus remarquables qui se puissent voir.

Les autres fils sont trop éloignés du trône pour qu'on s'inquiète de leurs goûts : espérons qu'ils hériteront de la haute intelligence et du bon cœur de leur père.

Les filles du bey sont mariées à des officiers de la cour, qui prennent, par ce fait même, rang de généraux.

La femme légitime du bey vit encore. Il y a en plus, à la Marsa, un sérail où le bey a ses favorites, qui sont, malgré tout, les fidèles sujettes de la première femme.

La fortune personnelle du bey est très considérable. Elle s'augmentait naguère des remises faites par les

Compagnies auxquelles on accordait un monopole, et d'impôts sous toutes les formes. Le budget personnel du bey était la caisse de l'État : il y puisait à pleines mains; pour la remplir, les officiers et les fonctionnaires avaient recours à une pression cruelle, et les Arabes nous sont reconnaissants de les avoir à peu près libérés de ces exactions, bien qu'ils payent encore un impôt exorbitant.

Aujourd'hui le bey a une liste civile de 125,000 piastres (75,000 francs) par mois. Les fils touchent 1,800 piastres et, s'ils sont mariés, 5,000, plus 2,000 pour leur femme. Chaque prince a sa pension, mais trop minime pour ses goûts, et il a recours à la bourse du bey, qui, seule, est toujours pleine.

Les Orientaux ignorent absolument cette chose si difficile à apprendre lorsqu'on ne l'a pas dans le sang : l'économie.

Ils dépensent jusqu'à leur dernier sou, sans compter, sans réfléchir, livrent aux Juifs leurs immeubles et leurs terres, quittes à maudire le sort après la débâcle.

Les généraux du bey, les hauts employés, sont tous la proie des usuriers, et c'est une terrible chasse à l'argent après un gaspillage effréné.

Un incident — entre mille — de cette chasse.

Le bey voit, de sa fenêtre, un mendiant arabe qui l'implore. Il dit : « Qu'on donne cent piastres à cet homme. »

Il dit cent comme il dirait vingt : les grands seigneurs musulmans n'ont aucune notion de l'argent.

Le mendiant exulte : il va toucher cent piastres!

Mais le bey quitte la fenêtre. L'officier auquel il s'est adressé va à un sous-ordre :

« Qu'on donne vingt-cinq piastres à ce mendiant, » dit-il.

Le sous-ordre descend au rez-de-chaussée.

« Donnez six piastres à cet homme, » dit-il à un domestique.

Le domestique va au pauvre diable et lui donne quatre caroubes. Si le mendiant regimbe, il le roue de coups.

Les cent piastres que le bey sortira de ses coffres ont été bues en route.

Cette façon d'opérer est fatale : un pacha ne descend jamais jusqu'à surveiller ses gens. Nous avons vu un député du Gard, M. Bravais, — le nabab d'Alphonse Daudet, — faire en dix ans une fortune colossale de cette manière. Le vice-roi d'Égypte lui confiait le soin des achats de sa maison, et les escomptes des fournisseurs représentaient des millions.

On ne peut se faire une idée de la monomanie de la dépense qu'ont les princes orientaux. Le Bardo, comme la Marsa, comme tous les palais des beys, sont encombrés de pendules, de trophées, de vélocipèdes, de machines à coudre, de bibelots de vitrine les plus extravagants, de tous ces objets si inutiles qu'eût-on des milliards, l'idée ne viendrait pas de les acheter.

Sur un caprice d'une des femmes, sur la foi d'un prospectus, on fait venir de Paris des caisses énormes, des fournitures invraisemblables, jouets ou éventails, outils ou objets d'art ; et, la possession de ces choses amenant bientôt le dégoût, on les jette au fond d'une armoire ou on les empile dans un pavillon reculé.

La vie intérieure du palais est assez monotone.

Évidemment le protectorat, en enlevant à la famille

du bey les soucis du pouvoir, a limité ses distractions.

Dès le lever, Ali reçoit ses fils, qui viennent, chaque matin, lui baiser la main. Ensuite le frère aîné donne à baiser ses doigts au cadet, qui reçoit du troisième cette marque de respect, et ainsi de suite. La princesse a les mêmes droits : toutes les femmes viennent s'incliner bien bas devant elle.

Puis le bey sort en voiture. Pour la promenade, il a un landau traîné de deux chevaux pies vendus par l'administration du Bon Marché. Il est accompagné de quelques soldats et suivi d'habitude de son fils aîné, le maître incontesté de la maison après le père.

Dans l'après-midi, le bey passe des heures à sa fenêtre ou parcourt son jardin avec ses officiers.

Lorsqu'il s'ennuie, il a recours à ses bouffons; car il a des bouffons, comme les anciens rois de France.

Le favori est un nain haut comme une botte, pouvant compter cinquante ou cinquante-cinq ans. Il a nom Taïa et possède le don de faire rire son souverain. Très insolent, comme tous les petits hommes, il a l'esprit mordant et la plaisanterie cruelle. Souvent il entre dans des rages bleues, car il est pénétré de sa valeur, et alors la cour s'amuse infiniment. Il donne sa démission à tout propos, comme nos ministres, et la retire aussi facilement qu'eux. Il ne retrouverait jamais une place aussi lucrative.

Ses confrères sont des Levantins qui jouent les fous mélancoliques.

Parfois un prestidigitateur passe et donne une représentation : il faut, à cette cour très blasée, des spectacles qui frappent vivement les yeux.

Le samedi, le bey va à Tunis pour rendre la justice.

On le voit arriver dans un huit-ressorts traîné de six mules noires, escorté par douze cavaliers, salué bien bas par les Arabes rangés, suivi de quatre ou cinq voitures où ont pris place les principaux dignitaires de la régence.

Le tribunal se trouve en face de la casbah, dans un palais d'allure assez ordinaire, mais vaste et bien tenu.

Les causes que juge le bey lui sont soumises en dernier ressort. C'est une sorte de cour de cassation ou plutôt de cour d'assises, car seul le bey prononce la sentence, comme fait le jury chez nous, et les autres juges appliquent le code.

Il se tient sur une estrade, sous un dais. A droite et à gauche, des magistrats arabes.

On plaide longuement, et les parties s'expliquent. Lorsque la religion du bey est éclairée, il dit :

« Celui-là a tort, c'est celui-ci qui a le droit pour lui. »

Aussitôt les plaidoiries s'arrêtent, et le tribunal motive un jugement sans appel.

Lorsqu'un crime a été commis, que l'assassin a été condamné à mort, le bey se transporte au Bardo, où a lieu une dernière formalité. D'après la loi tunisienne, le bey n'a pas le droit de faire grâce à un assassin; mais il doit le condamner lui-même à mort, au cas où la famille de la victime n'accepte pas le prix du sang. Car le bey peut offrir à la famille du mort une indemnité, et si elle l'accepte, le meurtrier est seulement condamné aux galères à perpétuité.

Si les parents refusent, le bey n'y peut rien. Il écoute les supplications de l'assassin et les inexorables refus

des autres. Puis il lève la main. C'est le signe fatal. Aussitôt des bourreaux s'emparent du condamné et le pendent sur-le-champ dans la cour voisine. Il ne s'écoule pas dix minutes entre la sentence et le châtiment.

Le bey rentre à la Marsa, où il est presque malade de chagrin.

Cette humanité, bien rare chez les pachas, est une des raisons qui rendent leur souverain si cher aux Arabes. Ils se souviennent de l'implacable indifférence de ses prédécesseurs, et semblent fiers de rencontrer chez lui cette bonté et cette peur de l'injustice qui sont les plus nobles sentiments humains.

Une fois par mois, environ, Ali-Bey préside le conseil de ses ministres. Il se rend au palais de la Casbah, où sont réunis les chefs de service de la régence : S. E. El Aziz ben Atour, premier ministre; Mohamed Djellouli, ministre de la plume; le directeur des finances, M. Depienne; le directeur des travaux publics, M. Michaud; le chef de l'enseignement, M. Machuel; d'autres encore, chargés de la justice, du commerce; plus un capitaine d'état-major délégué comme ministre de la guerre.

Le général commandant la subdivision assiste à ce conseil.

On y traite les affaires de la régence; le bey signe les décrets qu'on lui soumet. Il signe tout, souvent volontiers, parfois en rechignant. Il est heureux de voir la gestion de son pays entre les mains d'hommes intelligents, il s'applaudit de la prospérité croissante de la Tunisie; mais il regrette sans doute le temps où le bey de Tunis puisait sans contrôle dans les coffres, gor-

geait d'or ses favoris, traitait avec les entrepreneurs



Entrée du palais.

ces grosses affaires de régie où le postulant appuie du cadeau d'un million sa demande de monopole.

Mais bientôt le nuage passe. Ali regagne la Marsa et reprend sa vie monotone et douce.

Il aime beaucoup à voir manœuvrer les hommes laissés à son service par le traité du Bardo. Ils sont environ cinq à six cents, tant fantassins que cavaliers, vêtus à peu près comme les zouaves; le turban est remplacé par un fez aux armes du bey.

Les cavaliers servent d'escorte, tandis que les fantassins montent la garde aux portes de la ville et aux abords du palais.

Il a aussi une musique nombreuse, plus remarquable par le costume des musiciens que par leur façon de comprendre l'art divin. Le chef seul connaît les notes, les autres font de leur mieux; et si l'exécution des morceaux manque de velouté, ils ont des uniformes rouges chamarrés de galons jaunes qui obligent à fermer les yeux.

Ils jouent la *Marseillaise* et des airs arabes. Comme tous les musiciens, ils sont très contents d'eux; il dédaignent leurs confrères du 4e zouaves. Ceux-ci, en effet, s'aident de cartons écrits, tandis qu'eux portent dans leur mémoire toute leur bibliothèque; ils affirment que c'est une supériorité : c'est, en tous cas, la seule qu'ils puissent revendiquer.

Le bataillon laissé au bey, fort discipliné d'ailleurs et plein de bons sentiments à notre égard, est le restant d'une armée assez nombreuse qui fut dissoute après l'occupation.

On conserva pourtant aux officiers leur grade, leur seule propriété, et aujourd'hui ces officiers, inutiles et en demi-solde, traînent par les rues de Tunis leurs regrets et leurs uniformes vieillis. Ils sont tristes, mais non aigris; ils rappellent ces retraités des villes de province qui vivent enveloppés des souvenirs d'antan.

Chaque année, au nouvel an arabe, ils vont offrir leurs souhaits au bey ; ils sortent alors leurs uniformes de gala, brodés d'étoiles au collet; lorsque arrive le 1er janvier, ils le sortent encore pour venir saluer le résident de France. On les invite aussi à la revue du 14 juillet. Là se borne leur rôle.

Évidemment les beaux jours sont passés pour eux ; il faut leur savoir gré de ne pas conspirer pour les ravoir, de ne pas même bouder leurs remplaçants.

Alors que tant de pays s'agitent sous la lourde main du vainqueur, à Tunis c'est sans secousse que s'accomplit la transformation des choses.

Chaque jour amène un changement dans le sens de la *francisation* du pays.

Depuis le 1er janvier, le tabac est le monopole d'une régie française. Sur les paquets de cigarettes on lit encore, en français et en arabe : « Le paquet, 8 caroubes; » mais sur le tabac ordinaire il y a simplement : « 20 centimes. »

Il faudra bien amener aussi les Tunisiens à accepter l'unification de la monnaie. Les difficultés du change sont un ennui de chaque heure, l'Arabe préférant de beaucoup les pièces arabes et se refusant souvent à en recevoir d'autres.

Elles sont pourtant mal graduées. En principe, le Tunisien compte par piastres. La piastre vaut environ soixante centimes. Mais il y a peu de piastres en circulation; c'est presque une monnaie de convention, comme la demi-piastre.

Le billon comprend des sous, petits et gros, appelés caroubes ; il en faut vingt-six petits ou treize gros pour faire un franc. Les pièces d'argent en cours équivalent

assez exactement à 1 franc et 2 francs. Elles sont plus larges que les nôtres et forcément moins épaisses, surchargées de caractères arabes et portant le millésime de l'hégire 1308 si elles sont frappées d'août 1890 à août 1891. Pas d'autres pièces d'argent. Parmi beaucoup de monnaie d'or, la *boumia,* une belle pièce de cent piastres, et une piécette d'or de vingt-cinq piastres appelée *bocoufa.* Elle vaut au change quinze francs et six, ou huit, ou dix caroubes; sa valeur varie chaque jour.

Les derniers bocoufa frappés portent d'un côté : « 15 francs. »

C'est le commencement d'une révolution qu'il serait désirable de voir réaliser bientôt.

Tout cela se fera sans secousse : on n'aura pas, si l'on ne froisse pas les sentiments religieux des Arabes et les entreprises pécuniaires des Juifs, d'émeute à réprimer, de mouvement à redouter.

Et assurément une des raisons de cette tranquillité est l'intelligence d'Ali-Bey, son respect des faits accomplis, son souci des intérêts réels de ses sujets:

IX

Si Tunis ne présente guère au touriste qu'une série de déceptions, la Tunisie est, en revanche, un merveilleux pays, qui doit devenir, en peu de temps, notre plus florissante colonie.

Elle est grande comme le quart de la France ; la par-

tie fertile, saine, propice aux colons, comprend environ sept millions d'hectares.

Les grandes villes y sont rares : Kairouan avec 30,000 habitants, tous ou presque tous Arabes ; Sousse à 60 kilomètres, sur la mer, avec 15,000, dont un bon tiers d'Européens ; Sfax, 12,000, dont 9,000 Arabes ; Gabès, Bizerte, Béja, Gabsa, etc.

Les villages y sont très nombreux, ainsi que les douars, villages nomades, qui comptent de dix à deux cents familles, vivant au hasard des récoltes sur les terres louées pour la saison.

Les villes rappellent Tunis comme nos préfectures rappellent Paris. C'est la même rue où passent des femmes le visage voilé de noir, et des âniers, et des charretiers et des marchands de nougat.

Kairouan est la plus importante et la plus intéressante. Située au milieu de la Tunisie, elle sert de marché à tout le pays fertile et populeux qui l'entoure. C'est une ville considérée par les Arabes comme « sacrée », à cause de ses mosquées célèbres et de la quantité de marabouts enterrés dans ses murs. Entourée de remparts, elle élève dans la plaine brûlée ses dômes et ses minarets. Les artères y sont encore plus encombrées qu'à Tunis. Si les chameaux passent par files de cent cinquante ou deux cents, les ânes se heurtent, les gens crient à tue-tête, se bousculent, très affairés. Dans les rues on vend des sacs de grains, des dattes : c'est un ahurissement perpétuel.

De toute part les fellahs — paysans arabes — accourent, pressés de vendre leurs produits, et il y a un tohu-bohu indescriptible.

Les noirs sont en majorité : on se rapproche du désert.

La ville est entièrement arabe. On y comptait, en 1889, cent vingt Français, tous fonctionnaires ou cabaretiers. Mais le Juif y a pénétré : normalement, il doit tenir dans une dizaine d'années tout commerce pouvant produire un intérêt usuraire.

Les Français ont une garnison à Kairouan, moitié dans la caserne, moitié dans un camp de baraques aux abords de la ville. Ce sont des tirailleurs tunisiens, dont le recrutement et le costume sont calqués sur ceux des tirailleurs algériens.

Kairouan boit de l'eau amenée par les Français de Cheri-Chera, à trente kilomètres : une eau superbe. Les habitants ont manifesté, à la vue de cette eau, un enthousiasme indicible.

L'importance de Kairouan s'est agrandie en raison de l'importance de Sousse, le port de mer le plus proche, relié à elle par un chemin de fer Decauville faisant un service régulier.

C'est un tramway traîné par des chevaux : il met cinq heures pour le trajet, pénible, coupé de nombreux lits de torrents.

Sousse, de moitié moins grande que Kairouan, compte 5,000 Européens : quelques Italiens, beaucoup de Français, plus chez eux ici, tenant presque tout le commerce de détail.

La ville est au pied d'un monticule et s'étend jusqu'au bord de la mer. Sur le quai, des cafés assez bien tenus, un hôtel confortable. Pas de port ni de jetée : les bateaux s'arrêtent au large, et on doit gagner la rive à la rame.

Sousse, qui a un aspect très arabe, rappelle beaucoup les sous-préfectures de France avec ses potins éternels,

ses jalousies, ses rancunes envenimées par des bavardages de commères. On y vit avec le coude de son voisin dans le dos et son œil dans votre portefeuille.

Les autres villes sont moins intéressantes encore.

D'ailleurs, ce qui est curieux en province, ce n'est pas la ville, c'est la campagne. Or, en Tunisie la campagne est très belle, et c'est d'elle surtout que nous viendront les bénéfices de la conquête.



Environs de Tunis.

Vers l'Algérie, les massifs de montagnes sont couverts de superbes forêts de chênes verts et de pins. Vers la mer, les plaines déroulent leurs champs de blé et leurs vignes immenses.

La région du Nord, jusqu'à cent kilomètres de Tunis, est, à l'heure présente, la plus recherchée des colons. Depuis huit ans, bien des Français sont venus s'implanter dans les environs de Tunis et de Bizerte. Ils ont eu

à prendre pied dans un pays inconnu : aujourd'hui presque tous reçoivent la récompense de leur énergie confiante.

Au-dessous de cette région bénie s'étend une large bande de plus de cinquante lieues qu'on appelle le Sahel.

Ici la lutte est plus dure; il faudra de longs tâtonnements avant de tirer parti de ces plaines brûlées, de ces roches qu'aucune voie ne relie aux grandes voies.

Puis, au fond, les oasis des bords du désert, Gabès, el Hanana, la région des grands chotts, et enfin, dans la mer de sable, quelques palmiers produisant les dattes les plus exquises du monde.

Sur la côte, quelques îles dont la plus importante est Djerba, qui fournit à Tunis les seuls commerçants capables de lutter de mauvaise foi avec les Maltais.

L'Arabe des champs, le fellah, est plus reconnaissant aux Français que l'Arabe des villes de l'avoir délivré d'un joug qui pesait plus lourdement sur lui.

L'impôt que les gens des beys exigeaient des Tunisiens était odieusement dur, non seulement parce qu'il était trop lourd, — il est encore énorme, — mais parce que les officiers le prenaient trois et quatre fois. Or les bourgeois, plus près des caïds, des tribunaux, se défendaient mieux; tandis que les fellahs, loin de tous, sans relations, devaient subir les plus cruelles exigences.

Aussi l'Arabe nomade cherche volontiers à louer les terres des colons français. Car chaque année le fellah va vivre sur une terre, l'exploite et l'abandonne: le paysan propriétaire est une rare exception.

Au mois de septembre, les fellahs louent une certaine partie d'un domaine pour la durée de la mois-

son. Ils sèment, récoltent et quittent la terre aussitôt après.

Ils sont d'ordinaire réunis par familles et forment des villages entiers de parents et d'amis. On les voit arriver en longues files, les hommes sur les chevaux, les enfants et les vieilles femmes sur les ânes, les jeu-



Au bord du désert.

nes femmes à pied, à moins qu'il n'y ait des montures de reste.

Les maris fument en sommeillant, les enfants crient, les femmes plient sous le poids de deux bébés juchés sur leurs épaules.

En arrivant au campement, à cet endroit qui sera la demeure de toute l'année, les hommes se reposent, les femmes dressent la tente, vont chercher des buissons pour l'entourer, installent les ustensiles de ménage, s'inquiètent de l'eau, allument le feu, toujours sous l'œil tranquille du chef.

Les tentes, très grandes, en poil de chameau, tissées par les femmes aux heures de repos, sont soutenues par un énorme piquet. A ce piquet on suspend les armes, sabres, fusils, couteaux, hachettes. Souvent il sert de point d'appui à un rideau très épais qui sépare la tente en deux. D'un côté se tiennent les femmes et, avec elles, les métiers à tisser, les marmites, les provisions de cuisine; de l'autre les hommes, entourés de selles, de brides, de sacs de blé, d'instruments aratoires.

De ce côté-ci de la hutte on couche sur des peaux de chèvre ou sur des tapis, de l'autre sur des lits de broussailles.

Un chien kabyle, de l'espèce des roquets aboyeurs et hargneux, est chargé de garder cet immeuble qui se déplace.

Les fellahs, comme les Arabes des villes, ont le droit de prendre plusieurs femmes: ils s'en tiennent généralement à la première, à moins qu'elle ne soit par trop vieille.

Comme à Tunis, ils achètent leurs épouses avec les mêmes clauses de restitution. Eux aussi fêtent la naissance des fils et boudent à la venue des fillettes.

Ils traitent leurs femmes avec beaucoup plus de dureté que les bourgeois. Si, à leur retour des champs, la besogne n'est pas faite ou que la femme ait désobéi, ils s'emparent d'une matraque et frappent avec une conviction telle, qu'elle est une excuse.

En France, nombre de gens pensent qu'il ne faut jamais battre une femme, même la sienne. Cette opinion est très avouable : elle étonnerait pourtant bien les Arabes, qui ne peuvent rien obtenir de leurs femmes qu'à coups de trique. Dès que le maître a le dos tourné, la

partie féminine de la famille, qui sait cependant bien à quoi s'en tenir, ne songe plus à exécuter ses ordres.

Les vieilles s'endorment au lieu de garder les bêtes, les jeunes rêvassent au lieu de tisser, les fillettes vagabondent quand elles devraient surveiller la cuisine. Aussi, en rentrant, le mari est obligé de rappeler tout ce monde à la réalité, et il le fait sans une hésitation.



Au Sahel.

Il est probable que cette indifférence des coups vient, non pas de l'habitude, — on ne doit guère s'habituer à être rouée vive, — mais de l'état d'abrutissement où on tient les femmes. Elles perdent toute notion des autres sentiments, pour ne garder que la peur du mari.

Elles ont pourtant bon cœur, et leur sourire est doux, très sincère ; elles sont susceptibles de reconnaissance ou d'attachement ; mais dès que l'homme se montre, elles cessent de penser, elles redeviennent des esclaves.

Le mépris des garçons pour le sexe faible se développe très vite. On voit des gamins de dix ans refuser

d'accepter les reproches de leur mère ou de leurs sœurs, s'armer d'un bâton pour prouver qu'eux aussi sauront faire respecter la supériorité du mâle.

Le costume des fillettes est des plus primitifs. Les enfants sont à peu près nus; les hommes s'enveloppent d'un burnous blanc; les femmes ont un seul vêtement bleu, qu'elles tissent elles-mêmes. C'est une sorte de robe ouverte sur le côté, qui s'agrafe aux épaules; une ceinture liée sur les hanches en retient les plis : il est plus commode que discret.

La fellahine ne cache pas son visage; elle a le teint hâlé, et toujours la face, les bras, les jambes, tatoués de signes destinés à lui porter bonheur. Ces marques servent aussi à distinguer les tribus. Les femmes des villes portent de même ces signes, mais en plus petit nombre, et rarement au visage. Elles se pendent, les unes et les autres, aux oreilles d'énormes anneaux d'argent : les riches ont de gros bracelets d'argent à la cheville ; on voit même des Tunisiennes en porter dans la rue.

Le paysan est beaucoup moins jaloux que le bourgeois; il permet à ses femmes de parler aux Roumis, et les colons emploient souvent les fellahines. Il ne faudrait cependant point que l'épouse eût l'air de songer à marivauder : le mari saurait, à coups de matraque, ramener sa compagne au sentiment de ses devoirs.

La vie est très dure aux fellahines; les hommes exigent d'elles un travail énorme. Quant à eux, ils se contentent de labourer deux fois et d'attendre la récolte. Lorsqu'ils arrivent sur une terre très fertile, ils jettent simplement de la semence sur la terre in-

culte, et ensuite égratignent le sol de leur charrue, sans herser ni fumer. Lorsque le blé est mûr, ils coupent les épis avec des faucilles, très haut, font fouler les épis sous les pieds des chevaux et des ânes, puis, les


Tente d'Arabes nomades.

sacs remplis et posés sur les chameaux, partent pour ne plus revenir.

Ces villages nomades reconnaissent d'ordinaire un chef, sorte de maire qui représente la tribu devant les fonctionnaires, prononce dans les querelles, recueille l'impôt et profite de sa situation pour obliger ses administrés à labourer gratis son champ. On reconnaît volontiers son autorité. Les crimes sont fort rares aux champs; les vols, sans y être très nombreux, y

sont beaucoup plus communs. Ils seraient peut-être fréquents s'il y avait à voler autre chose que des sacs de blé et des harnachements ; il est rare qu'on laisse traîner des bijoux et des bocoufa : la confiance aveugle n'est pas le défaut des paysans.

Le fellah possède deux compagnons de travail qui lui sont d'un grand secours dans une contrée sans eau, sans voies de communication, sans ressources équilibrées : le chameau et l'âne.

Le chameau rend d'énormes services en Tunisie. D'abord il laboure ; attelé à une charrue, il accomplit à lui seul la besogne de deux bœufs. Ensuite il porte aux grands marchés le blé, l'alfa, les dattes. Il est le véhicule de richesses sans lui perdues dans le désert ou enfouies dans les vallons.

Un chamelier possède souvent cent et deux cents chameaux qui paissent pendant des mois, au repos absolu. Lorsqu'il a accepté l'entreprise d'un transport, il part avec sa caravane. Sa famille et ses domestiques suivent les chameaux, montés sur des ânes. On charge les bêtes, en ayant soin de ne pas blesser leur bosse, qui est extrêmement sensible, et on va droit au point d'arrivée, sans s'inquiéter des chemins. On fait ainsi cinquante, soixante lieues, les chameaux défilant au pas, dans leur stupide sérénité, les hommes sur les ânes.

Lorsqu'on arrive à une halte habitée, les chameliers mangent une ration de couscous et boivent un peu de raki; mais si l'on doit passer trois ou quatre jours sans voir autre chose que des champs nus, les conducteurs avalent toutes les trois heures une boulette composée d'huile et de son. Cela suffit à les soutenir

jusqu'à des pays plus cléments. Un des chameaux



Veilleur.

porte dans des outres de peau de bouc de l'eau toujours fraîche.

Lorsqu'ils ont bien faim, les chameaux avalent des feuilles de figuier de Barbarie. D'un coup de dent ils arrachent ces plaques dures et épineuses, les mâchon-

nent longuement et finissent par les absorber. Quelque fois il n'y a même pas de figuiers de Barbarie ; alors ils ne mangent rien.

Les ânes, eux, s'arrangent comme ils peuvent. C'est la raison qui rend l'âne si précieux aux Arabes : il se tire d'affaire tout seul. On ne s'occupe de lui que pour s'en servir.

On l'achète trente francs, mais il ne coûte plus rien ensuite. Aux haltes, au campement, il cherchera sa pâture comme il pourra, — et il la trouvera toujours.

Il rend plus de services encore que le chameau. C'est sur son dos qu'on place les ustensiles de la maison, les enfants, les provisions, les broussailles, les bois, les semences ; c'est sur son dos que l'Arabe va surveiller les champs et saluer ses voisins. On l'exténue, on le roue de coups ; pour le faire marcher plus vite, on pique ses plaies d'un bâton pointu. Il ne refuse jamais, ne s'entête jamais.

De même que les femmes arabes sont souples et travailleuses sous la matraque du maître, tandis que les dames d'Europe font supporter leurs éternels caprices à leurs maris, de même les ânes de Tunisie, harcelés constamment, nourris de privations, sont des modèles de douceur en comparaison des nôtres, têtus et inutiles. (Cette remarque de mauvais goût est une plaisanterie courante des cafés des villes.)

Lorsque la caravane arrive au but du voyage, on fait agenouiller les chameaux et on les allège de leur chargement. Pour les obliger à se tenir tranquilles, on plie en deux, avec des courroies, une jambe de devant. Ils peuvent se lever, mais non marcher. A Kairouan,

même à Tunis, on aperçoit parfois des centaines de chameaux sur trois pattes.

Les chameaux valent de deux à trois cents francs. Ils vivent une trentaine d'années et ne rendent que tardivement des services.

En Tunisie, ils appartiennent tous à l'espèce dromadaire, et n'ont, par conséquent, qu'une bosse.

On ne voit pas, sinon sur la frontière de la Tripolitaine, les méaris, chameaux de course, chargés des



Devant Kairouan.

courriers à travers le désert. Il est très difficile, même aux Arabes les plus bronzés, de se tenir longtemps sur un dromadaire. Son pas vous donne le mal de mer, son trot vous secoue d'une façon extraordinaire.

En Égypte, quelques villages lointains sont desservis par des méaris. Les Arabes chargés de conduire ces montures disloquées se relayent de deux heures en deux heures, tandis que le chameau effectue trois jours de course sans chercher à se reposer.

Les bêtes de somme de Tunisie sont moins dures à la peine. Après chaque campagne, on les parque de nouveau.

Chez les Tunisiens on ne trouve pas, comme chez les

Français, cette rage d'immigration dans les villes qui détruit l'équilibre des forces et appauvrit le sang de la nation.

A fortune égale, l'Arabe des champs est plus heureux que celui des cités. D'un naturel aussi mystique et fainéant, il travaille moins que le bourgeois, parce qu'il n'a pas ses femmes à sa charge, — au contraire. La terre est plus fertile que la boue des rues, et l'air des roches plus sain que celui du cawagi.

Plus libre, moins assujetti aux conventions, aux obligations sociales, il peut à son aise rêvasser accroupi au pied d'un olivier, en regardant la plaine qui se déroule sous un ciel sans ride.

Il travaille environ deux mois par an, et encore six heures par jour. Le reste du temps, il se laisse vivre, enfoui dans son égoïsme mélancolique.

C'est une existence vraiment enviable que la sienne : jamais une ambition ne le secoue, un souci ne le torture. Il ignore les orages de la passion et les inquiétudes des échéances. Très sobre, il calcule ses dépenses de façon à y faire face avec ses très modestes recettes ; quant aux chagrins d'amour, ils lui apparaissent comme le passe-temps de cerveaux inquiets. Il demande simplement à la terre le pain, au mariage les enfants. Il les obtient. Si on enlevait de la balance nos peines de cœur et nos soucis d'argent, nos maux ne seraient-ils pas plus légers que nos joies ?

Eux ont, comme tous les humains, leurs heures de tristesse et de découragement ; mais combien d'heureux envieraient leurs années monotones, passées au grand air, dans les élévations de la solitude et les consolations de la famille !

On comprend que la fatigue n'accable pas les fellahs au déclin du jour. Aussi presque chaque soir se réunissent-ils au milieu du douar pour écouter des chanteurs, des conteurs. D'ordinaire les vieillards parlent de leur jeunesse, et les voyageurs ont rapporté des pays lointains — des oasis du désert ou des rues de Tripoli — de longs récits, de douces légendes. Ce sont des histoires d'amour fort simples avec un parfum assez étrange.

En voici une, au hasard, qui suffira à donner une idée des autres. Elle a été recueillie sur les bords du Chott-el-Djérid, à dix lieues de Gabès.

Soliman-el-Kraleb était, à vingt ans, le plus beau des fils du désert. Ses yeux s'emplissaient d'éclairs aux heures de colère, et devenaient plus doux que le crépuscule lorsqu'il s'agenouillait devant sa mère pour lui baiser les mains. Il était brun, et sa barbe frisottait en boucles soyeuses. Grand, avec ses épaules larges, une taille flexible, une démarche de jeune fille, il faisait l'admiration de toute la tribu.

Un jour il s'en vint à la ville prochaine. Pour la première fois il contemplait des maisons de pierre et le mouvement des rues encombrées. Comme il examinait tout cela, une jeune fille passa, voilée de blanc, suivie d'une négresse. Lui ne voyait d'elle que la ligne de ses yeux, mais le regard qui glissait entre les voiles de satin le pénétra jusqu'aux moelles. D'ailleurs il devinait, au geste de la jeune fille, à la ligne de ses épaules et de ses jambes, le corps le plus harmonieux qui se pût voir.

Elle, plus émerveillée encore, admirait Soliman, si beau qu'il lui parut l'incarnation de la beauté.

Elle s'arrêta; et comme le jeune homme l'implorait d'un coup d'œil, elle souleva rapidement les voiles qui cachaient son visage et se montra. Elle était si belle qu'on ne s'imaginait rien de plus beau. Ses yeux étaient un rayon et son sourire un enchantement; son front semblait pur comme un lac, et son teint rappelait l'éclat des roses de Perse.

Soliman crut entrevoir un coin du paradis.

La jeune fille laissa retomber son voile et passa.

« Elle sera ma femme, dit-il, ou j'en mourrai! »

Et, s'informant d'elle, il apprit qu'elle se nommait Founa et était la fille du caïd de la ville.

Soliman appartenait à la race nomade qui vagabonde sur les confins du désert, au bord de cette mer de sable où s'écrase un soleil mortel. Il comprit que jamais le caïd ne lui accorderait sa fille pour qu'il l'entraînât dans sa vie aventureuse.

Donc il résolut d'enlever la belle Founa. Par la négresse, il put lui proposer de fuir avec lui. Elle accepta. Pour elle comme pour lui, il n'y avait plus rien de possible qu'une existence d'éternel amour.

En effet, le lendemain, sur son cheval de feu, Soliman emportait la fille du caïd. Il galopa huit heures de suite. Lorsque, à la tombée de la nuit, il arriva au milieu des tentes alignées au bord de l'oasis, devant l'immense mer de sable rougie par les derniers rayons, les siens l'accueillirent avec transport. Il leur dit:

« Voici la femme que j'ai enlevée. »

Et tous lui crièrent :

« Elle est digne de toi. Elle est aussi belle que tu es beau, et nous la défendrons contre tes ennemis. »

Il offrirent à Founa des gâteaux et des sirops, dépo-

sèrent à ses pieds les tapis les plus moelleux. Quand la nuit fut venue, ils la laissèrent, pendue au cou de Soliman, qui lui jura de l'aimer tant que les étoiles s'allumeraient sous les pieds d'Allah.

Malheureusement le caïd, furieux, résolut de reprendre sa fille chérie et de punir le ravisseur. Il rassemble ses spahis et les cavaliers de sa ville : bientôt



Rêverie.

plus de trois cents hommes galopèrent, la nuit, sur les traces de Soliman.

Vers dix heures du matin, comme le soleil laissait tomber sur la plaine sa flamme mortelle, le père de Founa se présenta et réclama sa fille.

Founa le vit venir de loin et dit à son mari :

« Je suis à toi et ne veux être qu'à toi ! Prends-moi encore comme hier dans tes bras adorés, et fuyons ! »

Les amis de Soliman voulurent protéger ses amours. Le jeune homme leur répondit :

« Mes ennemis sont beaucoup plus nombreux que vous, et je n'ai pas le droit d'exposer votre vie. Mais celle que j'aime veut partir avec moi pour me permettre de l'adorer plus longtemps, et moi je n'ai pas le courage de renoncer à elle. Nous allons fuir vers le pays brûlé que personne n'affronte, et où la colère du Ciel écrase les téméraires. Personne n'en est jamais revenu : nous y laisserons nos cendres ; au moins nous aurons un tombeau digne de notre amour. Adieu ! »

Et, prenant Founa entre ses bras, le beau Soliman monta sur son cheval de feu. Puis, à l'heure où le caïd et ses spahis se présentèrent aux premières tentes, il partit, sans tourner la tête, vers le désert immense.

On le vit galoper sur le sable brûlant, sous la colère du soleil, et enfin ils disparurent dans l'horizon fumeux.

On ne les revit plus.

Sans doute leurs ossements sont ensevelis sous le grand linceul, et Allah a recueilli leurs âmes pour leur donner la récompense due aux héroïques amours.

Comme on voit, c'est fort simple, mais d'une certaine saveur.

Les Arabes payent un impôt personnel énorme : quarante-cinq piastres. Pauvres, riches, fellahs, bourgeois, donnent quarante-cinq piastres pour avoir le droit de vivre. Ce n'est rien pour les possesseurs d'un domaine, c'est horriblement dur au pauvre hère qui ne possède que son burnous. Pour les travailleurs des champs, cela représente un mois de gages.

Pourtant il paye, et, même encore aujourd'hui, plutôt deux fois qu'une. A la première réquisition il répond



Soliman-el-Kraleb.

généralement qu'il n'a pas un sou, ce qui est vrai. On le prévient qu'il ait à aviser, et cet avertissement lui coûte deux piastres et quart, données au spahi qui le lui porte. La deuxième fois il a souvent la même raison pour se dérober à son devoir : elle est excellente, mais ne convainc personne, et jette le mauvais contribuable en prison, une prison très dure aux pauvres, car les détenus ne sont pas nourris. L'administration, moins cruelle qu'autrefois, consent souvent à patienter, si les colons ou les grands propriétaires garantissent la dette de leurs employés.

En plus de cette cote personnelle, le Tunisien doit un impôt très léger sur le blé et l'orge, et un plus lourd sur les oliviers.

Ce dernier, la principale source de revenus, est compris de deux façons : on impose l'huile, ou on impose l'arbre.

Dans le Nord, le premier système est en vigueur. Il donne des résultats déplorables. L'Arabe laisse dépérir ses forêts d'oliviers, ennuyé des mille tracas de la régie qui l'oblige à ne pas ramasser les olives tombées, qui évalue sa récolte sans justice ou sans soin, qui fixe l'heure de la cueillette et désigne le moulin à huile où le producteur devra attendre son tour longuement, pendant que ses sacs empilés fermenteront, se gâteront.

Cet *achour zitoun* — impôt des oliviers — prend environ soixante pour cent de la récolte et fournit une huile immangeable. Aussi les propriétaires soumis à ce genre d'impôt finissent-ils par se désintéresser de la principale culture du pays.

Le second système, appelé *kanoun,* en vigueur dans le Sahel, est au contraire très recommandable. L'Arabe

paye une piastre par pied d'olivier, mais ensuite, délivré de tout contrôle, donne ses soins à son arbre et à son huile, certain de garder pour lui le bénéfice de son travail.

A Sousse, on a de l'huile excellente à soixante-dix centimes. A Tunis, on la paye un franc vingt-cinq centimes, et elle est mauvaise. Au Sahel on plante chaque jour de nouveaux bois d'oliviers; dans le Nord on laisse tout pourrir, sans songer à renouveler les arbres morts.

Ce serait mal connaître l'administration française que d'espérer qu'elle songera un jour à soumettre la contrée mal gérée aux lois qui assurent la prospérité de l'autre. On sait ce que donne l'impôt dans les conditions actuelles : on ne veut pas se lancer dans l'inconnu, quelques probabilités qu'on ait de réussir. Le fonctionnaire cherche à améliorer sa position, jamais celle des administrés.

Les impôts indirects pèsent peu aux Tunisiens. La poudre est assez bon marché : quatre francs le kilo; mais pour en obtenir il faut adresser une demande au commissaire de police ou au contrôleur civil, qui délivre un bon, s'il y a lieu. L'Arabe doit toujours motiver sa demande. Les chefs des douars et les colons trafiquent de cette poudre, que chacun s'arrache. Dans les fermes, on troque journellement lièvres et perdreaux contre quelques charges de poudre.

Le tabac se paye environ le tiers du prix de France. Il vient d'Algérie et est fumable.

Les allumettes en cire arrivent d'Italie; elles valent six sous la douzaine de boîtes.

Seul le sel est cher. La Compagnie fermière le livre

en petits paquets de deux caroubes : chacun peut le vendre, mais personne n'en tient, tant la remise est infime.

L'impôt direct est recueilli par différentes sortes d'agents, dont la hiérarchie correspond à celle qui va de nos percepteurs à nos receveurs généraux. L'argent est d'abord prélevé par le cheick, sorte de maire et de



Environs de Tunis.

juge de paix, à qui on envoie la feuille de perception. Lui s'adresse directement aux contribuables et les pourchasse quand besoin est. Le kalifat (lieutenant) centralise les recettes de son ressort, et enfin le caïd rassemble tous les revenus de sa province.

Chacun de ces agents a une remise sur les rentrées.

En plus du ministère des finances, la Tunisie a une direction générale des habous presque aussi importante. Les biens habous sont des propriétés de sectes religieuses ou de particuliers, dont la vente est inter-

dite, mais qu'on peut céder à perpétuité moyennant une rente.

Comme cette concession perpétuelle passe par bien des mains, la gestion en est très compliquée. Le malheur est que la moitié de la Tunisie est en habous, — publics ou privés, — et c'est une vraie servitude que cette obligation de fournir des rentes perpétuelles. Avec un peu de bon vouloir, le gouvernement, assurant le service de ces rentes, permettrait aux acheteurs de s'établir en vrais propriétaires. C'est une des nécessités de la colonisation.

Pour l'Arabe, le droit du propriétaire est d'origine divine. Aussi les délimitations des biens (il n'y a pas de cadastre, et rien n'est plus vague que les indications actuelles), les arbitrages, les formalités de vente, sont-ils soumis à un cadi, chef religieux dont l'autorité est grande et incontestée.

Le fellah est plus religieux encore que l'Arabe des villes.

Les mahométans ignorent le scepticisme en matière de religion, mais l'indifférence ne semble plus un crime à certains d'entre eux.

Dans les champs on sent très bien le travail lent, mais incontestable, de nos idées d'insouciance. Certes, les moins religieux des Tunisiens passeraient chez nous pour des modèles de ferveur; on constate cependant un réel relâchement dans la dévotion.

Les pratiques du Ramadan en fournissent un exemple.

Le Ramadan est un carême d'un mois pendant lequel les musulmans ne doivent ni boire, ni manger, ni fumer, ni priser, jusqu'au crépuscule.

L'année turque avançant d'une semaine environ par

an sur la nôtre, les fêtes, y compris le jour de l'an, changent de saison. Or si, en hiver, on peut attendre le crépuscule sans trop se plaindre, au mois de juin c'est une vraie torture de se priver, jusqu'à huit heures du soir, des choses indispensables.

Les fumeurs, les priseurs, savent ce que leur coûte la cessation de leurs habitudes : y joindre un jeûne très dur renouvelé pendant un mois, c'est s'exposer à souffrir terriblement.

Aussi la mortalité augmente-t-elle beaucoup à la fin de ce carême.

Or, le fellah travaille tout le jour sans manifester son ennui; il obéit sans révolte aux prescriptions de Mahomet. On le voit tomber haletant, épuisé, sur le sol et refuser une gorgée d'eau.

Tandis que l'Arabe des villes, venu pour la moisson, n'a pas ces héroïsmes. Il boit volontiers sa tasse de café, qu'il mouille, au besoin, de deux doigts d'eau-de-vie.

Les nègres surtout ne se font aucun scrupule de manger et de boire aux heures sacrées, quittes, si l'occasion s'en présentait, de racheter leurs errements par un massacre de Roumis. Car chez ces gens, comme chez tant d'autres, ceux-là sont les plus impitoyables qui ont le moins raison de l'être.

La constitution robuste des Arabes leur permet de supporter les fatigues du Ramadan. Ils ont généralement une excellente santé, et cela se comprend : les enfants malingres et maladifs ont succombé jeunes dans la misère des gourbis. Ceux-là seront vraiment à l'abri des épreuves qui auront survécu aux gelées de janvier et au soleil torride du mois d'août.

Lorsqu'un fellah est malade, il s'administre des remèdes de cheval. Très dur à lui-même, il supporte le mal d'une façon superbe. La saignée joue un grand rôle chez les Arabes : on en voit se taillader eux-mêmes gaillardement les bras et les jambes à coups de couteau.

Les autres remèdes sont peu compliqués : les pharmacies manquent au désert.

De temps à autre passe, à travers les campements, un Arabe conduisant un chameau porteur d'objets de première nécessité, mais rarement de produits pharmaceutiques.

Il offre à chaque gourbi des aiguilles, du fil, du savon, des peignes, des ustensiles de ménage. Lorsque le mari n'est pas là, les femmes achètent, ne pouvant résister à la tentation, et payent avec des œufs, de la volaille, de la laine volée au tas qu'on leur donne à tisser. Le chamelier regagne la ville sans un sou, mais chargé de marchandises qu'il revend aussitôt.

Quelques Juifs ont essayé de faire ce commerce, qui semble, en effet, de leur ressort. Ils y ont vite renoncé. D'abord il est trop pénible pour eux : le Juif est sédentaire, il craint la fatigue, le danger, le grand air. Ensuite on refusait de les laisser coucher dans les tentes, ce qu'on accorde aux Arabes, et enfin on eût sans remords assommé le colporteur au coin d'un bois d'oliviers.

Le passage de ces camelots du Sahel et les visites rendues aux fermes des colons pour échanger des volailles contre du linge ou des caroubes, sont les seules opérations commerciales des fellahines. C'est l'homme qui détient l'argent, et qui le sort demi-piastre par demi-piastre.

Lorsqu'un fellah meurt loin du pays d'où sa tribu est originaire, — ce qui est très fréquent, étant donnée,



Sur la route de Gabès.

sa vie nomade, — ses parents le portent pieusement sur la terre où il reposera auprès des siens.

Il faut qu'il y ait plus de vingt ou trente lieues pour qu'ils renoncent à ce douloureux pèlerinage, sinon le douar délègue une vingtaine de ses membres pour ac-

compagner le mort. Le cadavre est lié sur le dos d'un chameau ou d'un âne, et les cavaliers l'entourent en criant leurs lamentations. Lorsque c'est une femme, d'autres femmes font cortège. Si la nuit vient en route, on place le corps sur des traverses de bois, et les compagnons désolés passent la veillée à hurler autour de lui. Les derniers devoirs rendus, les envoyés reviennent prendre leur place dans le gourbi.

X

Les Français sont en très petit nombre à Tunis. On n'y trouverait pas trente de nos compatriotes vivant de leurs rentes. Les fonctionnaires forment le gros du contingent : employés aux finances, aux travaux publics, aux tribunaux, à l'enseignement, aux postes, etc.; puis une trentaine d'entrepreneurs occupant un certain nombre d'ouvriers français; des agents d'affaires, des commis. Le petit commerce en compte quelques-uns, charpentiers ou épiciers, établis dans les quartiers neufs; quelques grosses maisons de confection, des cafés, une demi-douzaine de restaurants ou de pensions bourgeoises.

Mais partout la lutte avec l'Italien établi depuis longtemps, parlant arabe, plus économe, entêté au gain. Dans la ville arabe ou juive, l'Italien fait sa trouée : il habite des rues enclavées dans les quartiers indigènes; il a pris pied, il ne veut pas reculer. Le Français est gêné, timide. Les conditions du commerce ne sont plus les mêmes que chez lui. S'il refuse du crédit, il ne vend

rien. S'il en fait, il n'est pas payé. Il faut longtemps pour prendre la note d'un monde étranger.

Les entrepreneurs sont plus heureux : ils ont eu, au début, quelques aubaines ; mais leurs bénéfices sont en deçà de leurs espérances. Ils en ont rabattu, de leurs rêves où dansaient les millions. Les employés ont eu aussi quelques déceptions. Ils trouvent ici presque les mêmes traitements et les mêmes labeurs qu'en France, et ils voient avec terreur augmenter les dépenses obligatoires dans d'énormes proportions.

Somme toute, pour tous ou presque tous. Tunis n'est pas la ville entrevue à travers le mirage, mais c'est une honnête ville, où l'existence est assez facile et où l'on peut, en travaillant beaucoup, gagner son pain et le pain de ses vieux jours.

Leur petit nombre oblige nos compatriotes à se concentrer dans les quartiers neufs. On ne rencontre presque jamais un Français dans la vieille ville, on n'y entend jamais une phrase de notre langue. Les rares promeneurs des Allées, dont l'accent rappelle les boulevards de Paris, sont des comiques de café-concert, des commis voyageurs et des journalistes, tout surpris que les éblouissements de l'Orient se bornent à ce qu'ils voient.

Dans les terres, les Français sont, en revanche, les plus riches et les plus nombreux. Très peu d'Italiens colons, pas de Juifs.

Depuis huit ans il est venu beaucoup de gens s'établir en Tunisie, les uns apportant de gros capitaux, d'autres leurs modestes épargnes. Ils ont eu des sorts différents, mais, en général, tous s'accordent à dire que le pays est très bon, très fertile, destiné à un splendide

avenir. Les terrains, dans le tiers qui est au nord, ont déjà donné de beaux revenus, et il y a certitude d'une plus-value énorme. Dans le reste de la contrée, la lutte est plus pénible. On connaissait mal les conditions de la culture, et beaucoup ont planté des vignes et semé des primeurs, qui ont vu bientôt leurs vignes grillées et leurs primeurs gelées.

Assurément on utilisera les plaines du Sahel, on exploitera les rochers, et même on fécondera les bords du désert; mais il faut de gros capitaux, il faut pouvoir attendre, tâtonner, recommencer.

La Tunisie offre un avantage considérable sur bien d'autres colonies : elle est très soumise. Jamais une tentative de révolte, jamais un acte de brigandage.

Ce fut une bonne inspiration que d'établir un protectorat, c'est-à-dire de permettre aux idées et aux intérêts de s'implanter peu à peu, sans paraître s'imposer par la force brutale.

Les Arabes recueillent les bénéfices de la conquête sans en connaître les inconvénients.

Aussi leur pays est le plus tranquille du monde, tandis qu'après soixante ans de combats, en Algérie, on voit les colons harcelés par des bandes de pillards.

Car la différence est, sous ce rapport, très curieuse entre les Algériens et les Tunisiens.

En Algérie le brigandage est une des principales ressources de l'indigène. On ne se fait aucune idée, en France, des proportions prises par le vol à main armée dans cette colonie. A chaque instant le colon est le point de mire de voleurs qui exécutent leurs attentats avec une audace et une habileté prodigieuses. Dans les fermes, la nuit, on doit veiller sans cesse, un fusil ou

un revolver aux mains. C'est une lutte de chaque minute pour défendre son bien.

Chaque habitation, isolée dans les champs ou proche des villages, compte des gardiens dont l'unique occupation est de guetter, la nuit, les assaillants.

L'adresse de ces Algériens est effrayante. Dans un hangar attenant à une ferme habitée, ils iront choisir quatre ou cinq bœufs parmi plus de cent cinquante, et les emmèneront après avoir assommé les gardiens. A coups de pioche ils ouvrent un passage dans le mur des étables et font sortir le bétail; le lendemain, le colon est fort ennuyé, mais plus surpris encore de l'habileté de ses ennemis.

Toute la nuit, des coups de feu; les veilleurs tirent sur tout ce qui leur semble remuer dans l'ombre; ils se méfient de tout, et jamais assez. Les voleurs s'approchent tenant une branche d'arbre devant eux, ou se couvrent de broussailles : des ruses à faire pâlir un Mohican.

Par contre, lorsque l'Algérien consent à travailler, il est dur à la fatigue, adroit, intelligent. Mais à la première menace, à la première faiblesse de ses chefs, il retrouve son caractère indomptable et rancuneux. Ses vengeances ne se font jamais longtemps attendre. Il assassine ses maîtres avec délices. De même le maître, en légitime défense, casse la tête de son serviteur sans le moindre scrupule.

Quand on tue un Algérien dans la nuit, on le laisse en proie aux chacals. Le lendemain on va prévenir le maire voisin qu'on a tué un voleur.

« Parfait ! » répond-il.

Et tout est dit.

D'ailleurs, le défunt est remplacé aussitôt par deux autres bandits.

Tout au contraire, le Tunisien, lourd, épais, pas très intelligent, est extrêmement soumis.

Un colon perdu dans le Sahel ne court aucun danger. Il peut à loisir chasser dans la plaine ou dormir au grand air; il peut congédier ses valets et se quereller avec les propriétaires voisins : jamais rien ne troublera la sérénité de son repos.

Dans certaines fermes on emploie cent cinquante ou deux cents Arabes qu'on embauche un matin, sans aucune recommandation, au hasard. Ce sont cent cinquante ou deux cents travailleurs disciplinés, très doux, un peu mous au travail.

Si on avait, à la place de cette troupe, six Algériens à conduire, on devrait se munir d'un arsenal et se faire garder, la nuit, par des gens dévoués.

Cette différence entre des peuples de même sang, de même religion, de même pays, séparés seulement par une ligne de points sur la carte, est une des choses les plus étranges qui se puissent remarquer. Elle fait l'étonnement de tous et donne aux Français l'espoir de posséder enfin une colonie où, en semant de l'or, ils récolteront autre chose que du plomb.

Mais cette sécurité qu'offre la Tunisie n'est pas suffisante pour garantir la fortune à ceux qui vont l'y chercher : l'Algérie est plus propice aux fortunes soudaines.

Quelques colons entrevoient la Tunisie à travers un mirage, comme un sol vierge où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or en barre. Ils calculent, de France, le revenu des vignobles et des champs de blé,

émerveillés du bon marché de la terre et du prix de revient des récoltes.



Repos.

Le malheur est qu'à partir de cent kilomètres de Tunis, en descendant, les pluies font souvent défaut;

on attend parfois trois, quatre et même cinq ans l'humidité nécessaire aux plantations. Et c'est, alors, la misère, la ruine.

Un colon qui achète moins de trois cents hectares de terrain est obligé de faire valoir lui-même son bien. On peut louer aux Arabes des terres de mille ou deux mille hectares et s'assurer ainsi un revenu suffisant; on ne peut employer ce moyen dans les petites exploitations. Du reste, ce n'est pas la peine de s'expatrier pour tirer trois pour cent de son argent.

Aussi le nouveau venu plante-t-il des vignes, sème-t-il du blé, essaye-t-il de récolter des primeurs, etc., etc. Dans le Nord, cela pousse toujours, bien ou mal. De Zagouan au désert, cela vient une fois tous les quatre ans. Pendant trois années il faut planter ses vignes pour les voir brûler, donner ses soins à des légumes qui gèlent un matin de décembre.

Presque tous les colons qui ont mis leurs capitaux dans le Nord ont été récompensés de leur confiance; ceux du Centre ont lutté et luttent encore, avec des alternatives d'espoir et de découragement.

Mais tous, colons du Nord ou du Centre, tombent d'accord sur ce point:

« La petite colonisation est une faute, une folie. »

Encourager de pauvres diables de France à venir demander à la Tunisie la fortune, est faire une mauvaise action.

Quand la grande colonisation aura réussi, lorsque les gros colons auront arrondi leurs domaines, établi la moyenne de leurs ressources, essayé et étudié les modes de production, ils pourront employer nos compatriotes pauvres, à qui ils confieront quelques hectares

de terre, les travailleurs étant certains de trouver à la



Mendiante arabe.

ferme principale un labeur suffisamment rétribué en cas d'insuccès ou de chômage.

Mais jeter des Français colons (c'est-à-dire des gens sans ressources, obligés de quitter leur pays, imbus d'idées fausses), jeter ces gens sur une terre nouvelle,

mal étudiée, sans autre appui que l'appui moral et presque illusoire des consuls, en butte à la mauvaise foi des Arabes, aux tortures d'étés torrides, c'est, il n'y a pas d'autres mots, une mauvaise action.

C'est mal comprendre la Tunisie et gâcher à plaisir l'avenir d'une belle colonie, que de chercher à développer un pareil mouvement d'émigration. Il ne faut pas se répandre sur la contrée comme les Siciliens voués à la misère, mais laisser les riches s'implanter, rendre la terre propice, le pays habitable, sortir, à coups de capitaux, une fortune que les mains des faibles seraient impuissantes à arracher du sol. Cette œuvre progressive et certaine évitera bien des lamentations.

La Tunisie imposée sagement, d'une façon équitable et discrète, doit rendre deux tiers de plus qu'elle ne rend à l'heure actuelle. Ce sera une merveilleuse affaire, à condition qu'on la traite avec les précautions nécessaires aux grandes affaires.

A côté des qualités de l'Arabe, un défaut poussé à l'extrême : la mauvaise foi. Chez eux le mensonge est une façon charmante de se tirer d'affaire. Ils vous vendront une terre de mille hectares : elle en aura quatre cents. Après vérification, le reste ne sera pas au vendeur. La multiplicité des héritiers et l'enchevêtrement des héritages complique au delà du croyable les achats de propriétés. Il est fort rare d'acquérir une terre non grevée de servitudes et d'hypothèques.

Dignes petits-fils des Carthaginois, ils renient leur parole sans le moindre scrupule.

Dans aucune ville un Arabe n'a un sou de crédit. Fût-il riche et vénéré, aucun négociant, aucun fruitier ne lui avancera des marchandises, certain qu'à la pré-

sentation de la note l'autre nierait avoir reçu quoi que ce soit. Cette mauvaise foi, proverbiale déjà au temps des guerres puniques, est, chez eux, inconsciente. Le vendeur ne se croit lié par aucun serment; il faut accumuler les contrats pour l'empêcher de se dégager.

Un résident général centralise en Tunisie tous les pouvoirs.

Chaque ville possède une municipalité qui gère son budget et s'occupe des questions de voirie, hospices, théâtres, etc. Cette municipalité est présidée par un Arabe, mais le vice-président est toujours Français : en réalité, c'est celui-ci qui commande.

A Tunis, deux vice-présidents : le premier est délégué ; c'est un ancien capitaine de vaisseau, très estimé.

Depuis l'occupation, cette municipalité a fait des merveilles. Le gaz éclaire les moindres recoins, et l'eau est distribuée avec une intelligente prodigalité. Des sergents de ville, en costume de douaniers, le croissant sur le képi, un revolver à la ceinture, parcourent la ville, aidés dans leur tâche par la gendarmerie, elle-même appuyée par la gendarmerie indigène.

Le service du balayage en est à son aurore. Peut-être le jour luira où il s'imposera à la reconnaissance des passants; pour l'heure, on s'aperçoit seulement de son existence lorsque les roues des chariots vous écrasent contre le mur. On doit reconnaître que dans certains quartiers la lutte contre les immondices est impossible.

La municipalité a soigné les plaques indicatrices. La moindre impasse a son nom bien en vue, émaillé blanc sur bleu, en lettres françaises et arabes.

Les Français n'ont jamais que d'excellents rapports avec les employés de la ville, tous pleins d'entrain et de bonne grâce. Il n'en est pas de même lorsqu'ils ont affaire aux employés de l'État; ils se heurtent alors au sans-gêne à la fois bourru et gouailleur auquel on les a habitués en France. On doit recommander à ce propos les employés de la poste, pieusement choisis parmi les plus grincheux dans une administration où Dieu sait si on a le choix, tandis qu'à la poste italienne on est obséquieux par principe.

Dans chaque province, le gouvernement est représenté par un contrôleur civil qui fait en même temps l'office de consul. C'est lui qui marie les Français, protège les colons et rend la justice dans les villes où il n'y a pas de juge de paix. Aussi dans ces dernières ne fait-il pas bon intenter un procès au gouvernement : c'est lui qui plaide contre vous et qui juge ensuite.

A Tunis, pour les affaires civiles, un tribunal dont la cour d'appel est à Alger.

Lorsqu'un différend se produit entre Arabes, il est porté devant le caïd et les tribunaux arabes; s'il existe entre Arabes et Français, il est jugé par des tribunaux mixtes.

La cour d'assises fonctionne de même. Le jury en est formé en partie d'Arabes et d'Italiens, si ce sont des Arabes ou des Italiens qui ont commis un attentat contre les Français. D'ordinaire, accusés italiens ou arabes préfèrent être jugés par nous que par leurs compatriotes.

La France s'est vivement intéressée à l'instruction primaire : elle a créé en Tunisie des écoles nombreu-

ses ; elles sont assez suivies, bien que donnant, pour l'heure, d'assez piètres résultats. L'instruction secondaire, en revanche, fournit d'excellents élèves. C'est par en haut que viendra la civilisation.

XI

En résumé, le touriste peut passer à Tunis deux ou trois jours sans trop s'ennuyer. La ville est sans grande allure, mais donne une idée parfaite de l'Orient qui grouille.

Le colon peut sans crainte apporter ses capitaux. Chaque jour il se présente de belles affaires. Les Juifs, lâchés, rabattent les Arabes, les obligent à vendre leurs biens, les traquent sans merci. La terre est à bon marché.

L'expérience aidant, on doit sortir du sol la fortune qu'il détient certainement.

La Tunisie est un de ces pays trop rares où le ciel est pur, la terre féconde et l'homme soumis.

Tunis, février 1891.

5140

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

